
«L'Esprit, *terra incognita* à découvrir: la métaphore cognitive comme instrument de mesure, de connaissance et de projection d'un nouveau monde.»

Dr Clara CLIVAZ / Chercheure associée

Linguistique française - Département de Français / Université de Fribourg (Suisse)

Résumé

C'est à une refonte totale de nos connaissances que le changement de paradigme opéré au 20^e siècle dans le domaine de la physique nous contraint. Dans cette perspective, la métaphore cognitive joue un rôle central, à la fois de conceptualisation, de catégorisation des informations et de création heuristique. Cet article a pour but de synthétiser nos dernières recherches visant à répertorier les grandes imageries métaphoriques - les paysages conceptuels - permettant de se représenter ce nouvel univers quantique, mais aussi celles liées à la maladie jugée la plus angoissante de notre temps, le cancer. C'est ainsi que nous confortons la pertinence d'un fonds conceptuel premier ainsi que de certains schémas de pensée universaux agissant comme des cadres référentiels, des archétypes. De plus, la remarquable importance ainsi dégagée des différentes métaphores spatialisantes oriente la réflexion vers une possible adéquation entre cette tropologie et une topologie d'un «espace» originel, à la fois physique et psychique. Et afin de découvrir ce nouveau territoire, cette *terra incognita*, il semble bien que l'un des seuls instruments capables de jeter des ponts au-delà du corps et de l'esprit soit justement ce métascope, ce processus métaphorique «fabriquant» au jour le jour ce que nous nommons «réalité».

PLAN	2
INTRODUCTION	3
1. De la complexité du concept de «métaphore»	5
1.1 Rappel définitoire de la «métaphore»	5
1.2 La métaphore-image à l'aune de la physique	6
2. Les paysages conceptuels comme cadres référentiels	8
2.1 Les grandes caractéristiques des paysages conceptuels	10
2.2 Le fonds conceptuel premier	11
2.3 Notre corps, outil de mesure et fenêtre sur le monde	13
3. «Espace» et cognition	19
3.1 Les schémas mentaux universaux	20
3.2 L'esprit infini	28
4. Ôh temps ! suspends ton vol	34
4.1 Le temps n'existe pas	34
4.2 Le temps est une construction de l'esprit	35
CONCLUSION	37
SIGLES ET ACRONYMES	40
BIBLIOGRAPHIE	40

SCHÉMAS SYNOPTIQUES

<i>Fonds conceptuel premier</i>	11
<i>Les imageries du cancer</i>	12
<i>Schéma vs image corporels</i>	15
<i>Perception de l'espace</i>	24
<i>Evolution épistémologique du rapport Corps/Esprit</i>	30
<i>Métamatérialité</i>	31
<i>L'unification des connaissances</i>	32
<i>La spirale évolutionnelle</i>	36
<i>Pou-VOIRs de la métaphore</i>	39

INTRODUCTION

«Et l'imagination véritable est tout autre chose qu'une fuite vers l'irréel.
Aucune faculté de l'esprit ne s'enfonce et ne creuse plus que l'imagination: c'est la grande plongeuse.»
(PAUWELS et BERGIER, 1960 : 24)

«Les Sapiens sont les maîtres du monde parce qu'eux seuls peuvent tisser une toile de sens intersubjective :
une toile de lois, de forces, d'entités et de lieux qui n'existent que dans leur imagination commune. [...] Penser historiquement signifie attribuer un réel pouvoir au contenu de nos histoires imaginaires.»
(HARARI, 2017 : 168-169)

«L'esprit est une *terra incognita* !» Voici une métaphore qui permet d'imaginer notre pensée comme *un nouveau continent à découvrir*. Cette «figure de rhétorique» - et d'une manière plus générale toutes les figures procédant par analogie - fut justement à la base de nos recherches. Après une dizaine d'années passées à étudier ce trope, puis à répertorier certaines imageries, cet article a pour but de synthétiser les différents résultats obtenus. Deux imageries principalement ont retenu notre attention: celle permettant de découvrir les grandes représentations analogiques liées à notre Univers, depuis le changement de paradigme opéré par la relativité einsteinienne et la physique quantique, telles que proposées dans des ouvrages de vulgarisation scientifique sous la plume d'astrophysiciens de renom (CLIVAZ, 2014 : 2016), celle associée au «cancer» et recueillie aussi bien chez des professionnels de la santé qu'auprès du grand public¹ (CLIVAZ, 2019).

Après un rapide rappel définitoire de cette notion de «métaphore-image²», considérée en tant que processus cognitif et image mentale issue de ce processus (1), nous exposons les différents paysages conceptuels recensés en rappelant certaines de leurs caractéristiques, ainsi que l'importance de notre corporalité dans la construction de toutes représentations (2). Ce faisant, nous constatons que nos derniers résultats se fondent parfaitement dans ce fonds conceptuel premier - à la fois composé d'imageries collectives et individuelles - que nous avons déjà identifié lors de notre thèse, constat qui conforte cette dernière.

Si ce schéma - cette «chaîne des origines» - semble pertinent, l'une de nos surprises fut de découvrir certaines imageries tout à fait différentes dès qu'il s'agit d'hommes ou de femmes (2.3, 4.2). Ses distinctions genrées ouvrent la voie à d'autres approches (notamment thérapeutiques) et mériteraient certainement un approfondissement.

¹ Ainsi, la première recherche découle d'une étude de corpus, tandis que la deuxième résulte principalement d'une enquête de terrain (questionnaires, interviews, témoignages, etc.).

² Nous avons indiqué *les expressions analogiques par l'utilisation de l'italique*, tandis que ces métaphores-images sont densifiées sous la forme d'images-pivots, le thème et le phore (souvent génériques) étant condensés par un trait d'union, comme dans l'expression le CANCER-CRABE.

Au niveau de la structure de cet article, nous avons tenté d'inverser les regards en reprenant des notions centrales cosmologiques. C'est ainsi que les parties 2 à 4 considèrent le tout, puis l'espace et le temps. La perspective spatiale, tout particulièrement, si elle permet de dégager des schémas mentaux communs à tout être humain, pose la délicate question de la localisation de l'esprit. Car, et suivant les résultats épistémologiques de ces dernières décennies, où le temps n'existe plus et la matière se dissout dans une métamatérialité aussi bien physique que psychique, nous sommes amenés à nous interroger pour savoir si cette primauté des métaphores spatialisantes est une conséquence de nos perceptions sensorielles ou si celle-ci participe à la connaissance intuitive - à la prescience - d'un «espace» concomitant - voir précédent - à celui physique ?

Dans ce second cas, l'esprit occupe une «place» bien plus importante que nous ne pouvons - encore - l'imaginer.

Dans ce cas, la métaphore devient un réel instrument heuristique de connaissance en faisant émerger certaines réalités noyées dans notre inconscient et en permettant la restructuration de nos schémas de pensée.

Dans ce cas, «l'Esprit est *une terra incognita*» ne doit plus s'entendre sous son sens figuré car cette métaphore est une réalité...

1. De la complexité du concept de «métaphore»

Afin de comprendre l'importance et les enjeux de la «métaphore», non seulement esthétique, pédagogique ou rhétorique, mais surtout cognitive, nous rappelons ci-dessous brièvement l'évolution de cette notion (1.1), avant de proposer notre propre définition (1.2), suivant en cela les enseignements survenus au 20^e siècle dans les domaines de la linguistique, mais aussi de la physique et des neurosciences. Cette approche psycho-cognitiviste considère ainsi le processus métaphorique - induisant des images mentales - comme mode de catégorisation, comme «structure conceptuelle cohérente» (PRANDI, 2002 : 8), mais également comme un phénomène physico-psychique, capable de jeter des ponts entre des mécanismes conscients et inconscients.

1.1 Rappel définitoire de la «métaphore»

De sa définition par Aristote (*Poétique*), servant généralement de base aux études, à son utilisation dans le domaine de l'IAC (AGUILAR, COURANT et HIRSBRUNNER, 2019), la métaphore a suscité un très grand nombre de théories diverses - parfois totalement contradictoires³ - au point de constituer une véritable métaphorologie. C'est ainsi que la métaphore fut aussi bien considérée comme «une substitution en terme d'écart»(QUINTILIEN) ou au contraire comme une «fusion de domaines notionnels» (BONHOMME, 1998), voire comme «une altération d'une norme, d'un degré zéro» (DÉTRIE, 2001), tandis que l'opposition entre «métaphore vive» (RICŒUR :1975) et «métaphore figée» (*i.e.* lexicalisée, PERRIN, 2002) constitue un autre exemple d'approche en la matière.

A cette conception traditionnelle de la métaphore - considérée comme une figure de style - succéda l'approche cognitiviste accordant à ce procédé davantage qu'une valeur ornementale du discours, une réelle «fonction signifiante et cognitive» (DUCROT et SCHAEFFER, 1995 : 587). L'ouvrage fondateur - *Les Métaphores dans la vie quotidienne* - de Lakoff et Johnson (1985) marqua ainsi une profonde rupture en insistant sur le fait que la métaphore ne saurait se résumer à une affaire de langage mais «est bien un phénomène qui concerne d'abord la pensée et l'action» (163).

Deux des principaux avantages que cette optique permet est d'élargir le champ de la métaphore de la linguistique aux autres sciences cognitives, dans une interdisciplinarité nécessaire et riche de sens (8, 38). De plus, le fait de distinguer la métaphore conceptuelle (processus cognitif) de sa résultante (la métaphore rhétorique) résout un amalgame répandu⁴, expliquant notamment que certains auteurs regroupent sous le terme de «métaphore» des figures de style très variées.

³ Certains spécialistes allant même jusqu'à la négation de son existence propre (SCHULZ, 2004). Sur la définition de ce concept, cf. CLIVAZ (2014 : 72-77).

⁴ Tandis que d'autres auteurs séparent «la métaphore au sens strict» de «la métaphore au sens large» pour éviter cette problématique (CAMINADE, 1970 : 72-118).

De la sorte, la métaphore englobe logiquement toutes les figures procédant par analogie, tels que la comparaison, l'allégorie, la synesthésie, l'oxymore et, bien évidemment, la métaphore rhétorique. Cette approche - incluant à la fois une logique analogique et une production d'images mentales - se base ainsi sur la métaphore-image (BOTET, 2008), tandis que nos recherches de ces dix dernières années s'appliquent à relever et à répertorier les différentes imageries issues de corpus définis ou de collectes de données «sur le terrain».

Nous utilisons dans ce document ce terme de «métaphore» dans cette double acception englobant le processus et le produit de ce processus, *i.e.* le phénomène métaphorique dynamique et sa résultante⁵, l'image mentale. Ce besoin de simplification ne doit cependant pas faire oublier cette distinction importante (entre l'activité intellectuelle et le produit de cette activité), ni le rôle fondamental de l'imagination en tant que faculté capable de créer des représentations mentales en mouvement et en trois dimensions. (CLIVAZ, 2014 : 61-11).

1.2 La métaphore-image à l'aune de la physique

Si une majorité importante de spécialistes accepte aujourd'hui le postulat d'une métaphore cognitive - participant à notre mode de pensée et pouvant influencer sur notre système de valeurs - la mise en perspective de son nouveau «statut» avec les découvertes scientifiques du 20^e siècle n'est pas courante. Car accepter ce postulat, c'est également accepter de se situer à l'intersection d'un phénomène physico-psychique, à la croisée de perceptions sensorielles et d'images mentales, entre ce que nous nommons «réalité» et la représentation que nous nous en faisons. La question de ce rapport millénaire n'avait généralement qu'une valeur philosophique; mais suite aux multiples découvertes issues de l'astrophysique et de la physique quantique, cette «vérité» revêt désormais une dimension nouvelle, car scientifiquement prouvée.

Ainsi, toute réalité ne peut être que relative et la frontière que nous croyions insurmontable entre matérialité et immatérialité s'évanouit au profit d'une incomplétude consubstantielle à notre condition. La métaphore-image, créant des liens et des connexions incessantes entre «l'univers physique et celui psychique» se fait ainsi l'écho de ce nouveau principe se devant de fusionner des contraires⁶ et de remodeler notre vision et notre expérience au monde.

⁵ Processus double, à la fois analogique et imaginaire; pour davantage de précisions, cf. CLIVAZ (2016 : 39-41).

⁶ Tel est le cas pour la dualité onde-particule ou l'espace-temps einsteinien.

Parmi les propriétés inhérentes à la métaphore permettant d'opérer ce changement de paradigme⁷, nous pouvons citer son ambiguïté figurale (BONHOMME, 2002) qui peut se rapprocher des notions d'«indéterminisme» et de «flou quantique», sa capacité de reconceptualisation⁸ aboutissant à la transformation du regard, ou celle permettant «de montrer une réalité idéale sous une pluralité d'aspects, d'imaginer une multitude de possibles⁹» (CLIVAZ, 2016 : 71).

Les bénéfices de ce polymorphisme figuratif - qui facilite «la transgression du physique à la métaphysique» (RICŒUR, 1975 : 357) - sont ainsi largement exploités à des fins non seulement pédagogiques ou thérapeutiques mais aussi, et surtout, heuristiques¹⁰. Inversant les perspectives, nous nous interrogeons sur la possibilité d'adapter les enseignements issus de la physique afin de parfaire notre connaissance de la métaphore. C'est ainsi que nous résumons nos travaux sous le prisme de trois notions cosmologiques fondamentales, à savoir le cadre référentiel, l'espace et le temps.

Soulignons encore ici que le plus cocasse dans cette redéfinition de la «métaphore» est de constater que ce trope antique, simple ornement stylistique à ses débuts, s'est métamorphosé non seulement en un processus cognitif, mais en une projection créant toute réalité.

⁷ Concernant «la métaphore [terminologique] considérée comme un outil paradigmatique qui oriente et construit la pensée», cf. Oliveira (2005).

⁸ S'activant par le biais d'un double procédé de dénomination - où le processus de lexicalisation en cours est neutralisé - et de renomination - où le reformatage de la pensée s'opère (CLIVAZ, 2016 : 75-78 ; 2014 : 308-320).

⁹ Suivant en cela une propriété essentielle de tout objet quantique.

¹⁰ Notons encore que les domaines de l'infiniment grand (astrophysique) et de l'infiniment petit (physique quantique) ne peuvent se voir à l'œil nu et nécessitent obligatoirement le recours à des représentations de nature métaphorique.

2. Les paysages conceptuels comme cadres référentiels

Dans la grande histoire visant à découvrir les mystères de notre pensée, une question essentielle, posée dès les origines de l'homo sapiens, fut celle concernant la localisation des phénomènes psychiques. Des thèses cardiocentristes - plaçant le cœur au centre des sentiments, mais également de la pensée - à celles céphalocentristes¹¹ - accordant au cerveau, et à lui seul, d'être «le gardien de la pensée et de l'intelligence» (MEIN, 1988 : 186-191) -, la localisation de l'esprit fut un véritable casse-tête:

«Il [Aristote] affirme que c'est le cœur qui est le siège des sensations, des passions, de l'intelligence; le cerveau, composé d'eau et de terre ne joue que le rôle de réfrigérant. Cette conception cardiocentrique n'est-elle pas pour une part encore ancrée dans nos mentalités ? Nous continuons à dire «avoir bon cœur, avoir le cœur sur la main, il est sans cœur, elle a des peines de cœur... etc.»» (MEIN, 1988 : 186)

Ce rapport entre le corps et l'esprit vit sans doute son apogée avec le dualisme de Descartes scindant le corps et l'âme en deux sphères distinctes (bien qu'interactives), séparant pour longtemps les phénomènes physiques de ceux mentaux. S'inscrivant dans une large démarche de spécialisation des disciplines, cette dichotomie Matière/Esprit permit une meilleure compréhension du fonctionnement de l'être humain et de «son» monde. Cette professionnalisation est incontestablement à la source des remarquables progrès des 19^e et 20^e siècles, mais aussi d'un savoir de qualité, d'un *Nouvel Esprit scientifique* (BACHELARD, 1934) dominé par la rigueur et la précision, qui a largement fait ses preuves.

Pourtant, et alors que les découvertes majeures en mécanique quantique attestent de la dissolution de la barrière que l'on croyait pourtant infranchissable entre matérialité et immatérialité (KLEIN¹², 2000), le corps et l'esprit ne peuvent plus être considérés comme deux entités distinctes, mais bien comme un concept fluctuant et relatif, dont les interactions, les liens, les échanges sont désormais au centre des études (38).

Car l'évolution est constante, les temps changent, un cycle se renouvelle. A force de division du savoir en branches, et en sous-branches, à force d'hyperspécialisation et de complexification des données ou l'on «finit par associer *spécialisation* et *scientificité*» (LAHIRE, 2012 : & 30), les travaux se dispersent, le savoir se parcellise, à tel point que l'interdisciplinarité n'est plus envisagée comme une éventuelle possibilité, mais bien comme une absolue nécessité¹³:

¹¹ Nous pouvons citer comme autre exemple Platon, incarnant la thèse cérébrocentriste et Aristote, illustrant celle cardiocentriste.

¹² Notamment le ch. 9: «L'idée de matière dans la physique contemporaine».

¹³ Le seul fait que la notion même de «discipline» se heurte très souvent à un problème définitoire va dans le sens d'une redistribution des branches du savoir, d'une construction de ponts, de passages entre les monodisciplines, d'assouplissement des barrières systémiques.

«Contre le cloisonnement, la ségrégation, l'hyperspécialisation, on appelle à l'ouverture des prisons disciplinaires, aux contacts, aux échanges.» (VALADE, 2013 : 80)

«Une trop forte division du travail intellectuel, qui aurait pour conséquence de former des [...] érudits mais «bornés».» (LAHIRE, 2012 : &20)

Après différentes théories unitaires¹⁴ issues de l'Antiquité, après le courant de réductionnisme - entamé dès la Renaissance -, nous voilà embarqués par la vague holistique qui essaie de recouvrer l'unité perdue, l'alliance originelle entre le corps, le cœur et l'esprit, mais qui tente surtout de fusionner plus de trois mille ans de connaissances sous un même prisme. Ainsi, le «sujet» d'une étude (le scientifique), ne pourra jamais avoir accès qu'à une réalité relative (et jamais absolue), ainsi tout «objet» de connaissance ne pourra se dévoiler entièrement, si ce n'est par la multiplicité des angles d'études et d'analyses, par la superposition des regards, des sa-voirs.

La métaphore, qui nous le rappelons se situe à l'intersection entre le monde physique et celui psychique¹⁵, s'inscrit tout à fait dans cette optique de recherche et participe à ce mouvement d'un savoir unifié, d'une vision synoptique (CLIVAZ, 2014 : 443-447). Cet outil privilégié, ce métascope de nos pensées et de nos émotions, nous a ainsi révélé certains *paysages* conceptuels possédant des caractéristiques propres (2.1). Si, à un niveau diachronique, ces *paysages* s'ancrent dans un fonds conceptuel «premier» (2.2), ces derniers, à un niveau synchronique, relèvent tous d'un même cadre référentiel qui est celui du corps humain (2.3).

¹⁴ Comme la théorie quaternaire des éléments, la théorie des humeurs ou celle des signatures (CLIVAZ, 2019 : 20-25). Notons encore que cette vision ancestrale découle d'un héritage spirituel religieux et/ou animiste.

¹⁵ En mettant en relation «le monde objectif et le monde de l'expérience. Le milieu à travers lequel le monde objectif (palpable) est vécu est celui de l'expérience sensorielle (c'est-à-dire la vision, l'ouïe, la kinesthésie, l'odorat et le goût).» (GORDON 2014 : 170)

2.1 Les grandes caractéristiques des paysages conceptuels

Les *paysages* conceptuels¹⁶ répertoriés lors de nos recherches présentent tous certaines caractéristiques communes que nous pouvons synthétiser comme suit:

Il existe autant de *paysages* conceptuels que d'esprits

Parce que chaque individu est différent, parce que chaque parcours de vie est unique, chacun construit son propre système de représentations, chacune façonne sa mémoire selon des critères multifactoriels¹⁷ (expériences, vécu, éducation, culture, croyances, rencontres, tempérament, *etc.*). Ainsi, une même scène de vie peut-elle être perçue très différemment d'une personne à l'autre, selon le filtre utilisé, selon sa grille spécifique de lecture (RUSINEK, 2006). L'amoureux transi «voit» son environnement *sous le kaléidoscope de mille et une couleurs de joie et d'amour en désirant posséder l'univers dans son intégralité*, tandis que le dépressif, *craignant de nouvelles ombres au tableau*, aura tendance à vouloir circoncire sa zone de confort dans *une bulle protectrice de plus en plus restreinte*.

L'élaboration de ces *paysages* conceptuels est aussi bien consciente qu'inconsciente

Bien que les mécanismes fins du fonctionnement cérébral soient encore relativement méconnus, le rôle prépondérant de l'inconscient dans la construction de nos différents schémas mentaux a été largement prouvé (FREYMAN et VANIE, 2019 ; FILLoux 2015), tandis que notre conscience aurait notamment pour but de «décrypter les messages issus des très nombreux contenus mentaux inconscients» (NACCACHE, 2006 : 212-213):

«Freud mit au jour un rouage essentiel de notre conscience: précisément ce besoin vital d'interpréter, de donner du sens, d'inventer à travers des constructions imaginaires. Nous commençons à connaître aujourd'hui la réalité cérébrale de ces fictions mentales qui gouvernent notre pensée consciente.» (NACCACHE, 2006 : 439)

Si nous reprenons la métaphore pédagogique comparant la partie consciente de notre cerveau à *la pointe d'un iceberg*, et celle inconsciente à *toute la partie submergée et invisible*, les différentes métaphores (ou représentations imagées découlant du processus métaphorique), aussi bien vives que lexicalisées ou catachrétiques (CLIVAZ, 2014 : 86-91) se situent à l'interface entre la conscience et l'inconscience, *sur la ligne de flottaison de ces «eaux», comme une écume remontant du plus profond des «abysses» mentales*.

¹⁶ Nous rappelons ici que cette notion de «paysage conceptuel» découle - notamment - de celles de «champ sémantique», puis de «champ conceptuel», regroupant les différentes «imageries» issues du processus métaphorique tel que décrit dans Clivaz (2016).

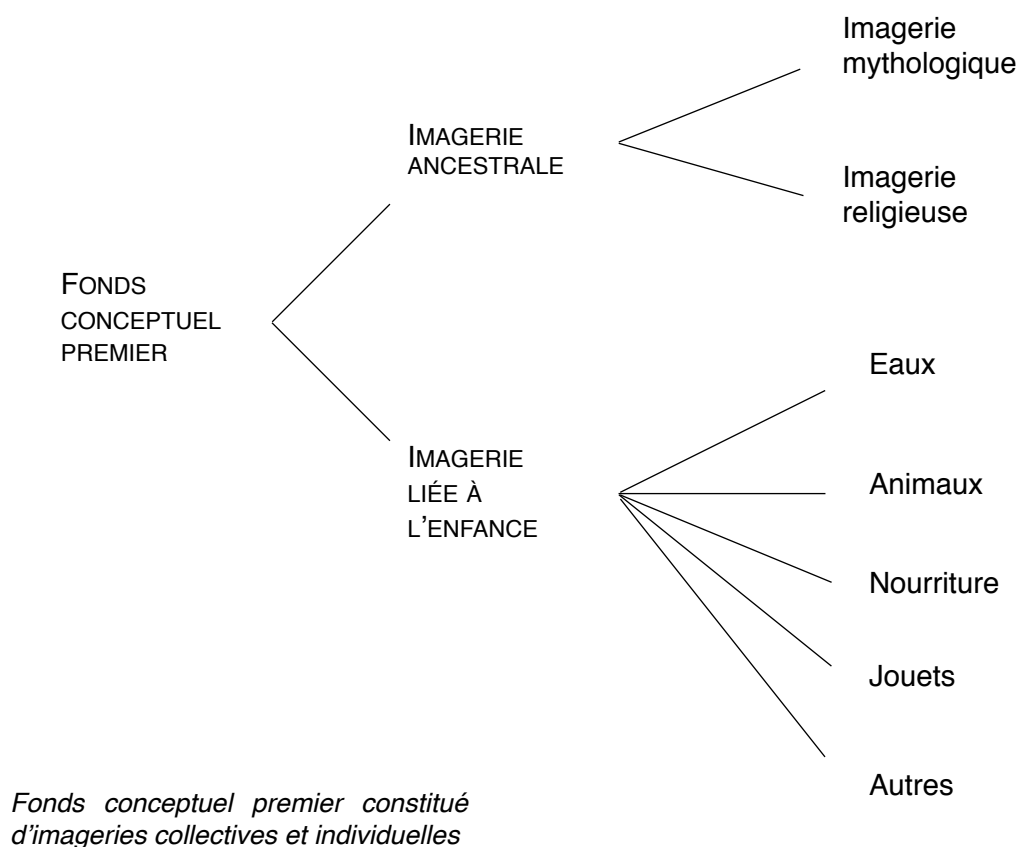
¹⁷ Nous nous inscrivons ainsi dans des travaux réalisés en psychologie (ou psychopathologie) cognitive (COLLECTIF, 2015 ; DEHAENE, 2014).

Chaque paysage conceptuel évolue en permanence

Dans la lignée de D. Jacobi (1988 : 54-55), nous avons constaté la présence d'un «continuum de savoir», d'une somme de représentations provenant d'une accumulation d'informations successives. Dans ce palimpseste figuratif, aucun sa-voir n'est abandonné, mais remplacé progressivement, ajusté, adapté, transformé dans une lente gradualité, une image (ou parcelle du paysage conceptuel) ne se substituant pas à une autre, mais se surimposant. En raison de cette permanence figurative intrinsèque à nos modes d'apprentissage, toute «ingestion» d'un nouveau schéma de pensée exige du temps et ne peut s'inscrire que dans la durée¹⁸.

2.2 Le fonds conceptuel premier

Comme nous l'avons déjà relevé (CLIVAZ : 2014 ; 2016), les représentations acquises lors des premières années de vie - aussi bien à un niveau culturel que personnel - constituent *le terrain initial* sur lequel s'érigent les multiples savoirs successifs. Ce fonds conceptuel «premier» est ainsi constitué par les images originelles provenant à la fois d'un héritage collectif - *i.e.* l'imagerie ancestrale transmise de génération en génération - et d'une expérience individuelle - *i.e.* l'imagerie liée à l'enfance¹⁹.



¹⁸ Cela explique, notamment, pourquoi un souvenir (une image mentale) que l'on croyait définitivement oublié peut ressurgir des dizaines d'années après sa création.

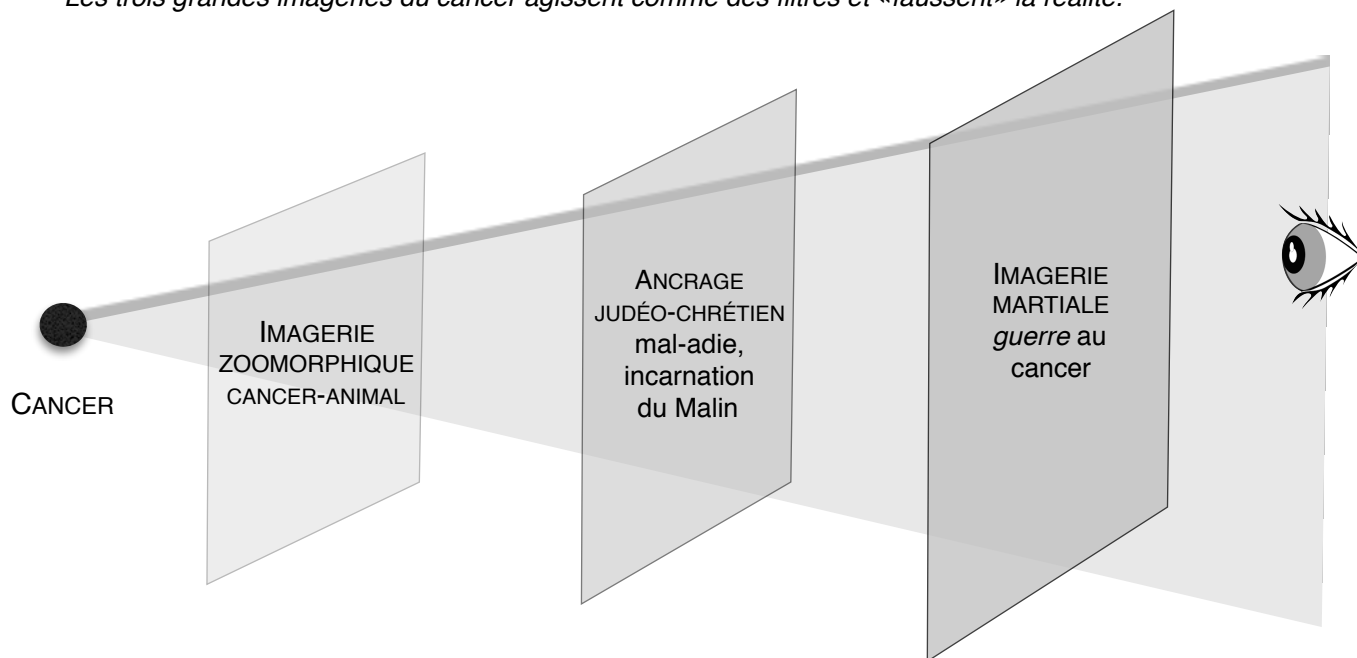
¹⁹ Sur la formation de ces catégorisations perceptives et conceptuelles, dès le plus jeune âge, cf. LÉCUYER (2014).

Par exemple, l'imagerie relative à l'eau occupe une place tout à fait particulière dans notre système de représentations. Se «situant» à l'intersection entre notre imagerie ancestrale (comme l'atteste la grande majorité des cosmogonies accordant à ces eaux originelles le rôle d'une matrice universelle²⁰) et celle personnelle (avec l'expérience du bain en liquide amniotique où commence chaque nouvelle vie), ces eaux premières associent nos doubles origines (la mer et la mère) dans un ancrage exceptionnellement puissant. De plus, les trois états que peut prendre l'eau (solide, liquide, gazeux) ainsi que ses différents cycles terrestres (cycles hydrologiques) font de *cet élément source un réservoir pédagogique* fortement exploité, *aux confluent*s de multiples autres référentiels.

La peur du cancer ou comment nos représentations collectives brouillent notre rationalité

La solidité de ces «chaînes des origines» a encore été prouvée lors de nos recherches visant à dégager l'imagerie liée au cancer (CLIVAZ, 2019). C'est ainsi que nous avons pu constater que la catachrèse originelle (telle qu'émise par Hippocrate) du CANCER-CRABE a suscité une telle crainte qu'elle a abouti à une imagerie guerrière où règne en maître le vocabulaire martial²¹; ainsi, il faut *faire la guerre au cancer, éradiquer la maladie, exterminer la bête grâce à tout un arsenal thérapeutique*. Si nous ajoutons encore à cela le sens premier de la maladie²² dans son acception judéo-chrétienne, nous parvenons à un ensemble de trois imageries ancestrales relatives «au cancer» des plus violentes et tout à fait terrifiantes (cf. pp. 25-26).

Les trois grandes imageries du cancer agissent comme des filtres et «faussent» la réalité.



²⁰ Cf. les différents écrits génésiaques, les multiples récits se rapportant au déluge ou encore les eaux - sources de vie, comme celles du baptême - des trois religions monothéistes.

²¹ Concernant les trois raisons pour lesquelles cette imagerie est (et le restera) si profondément ancrée dans nos systèmes de représentations, cf. Clivaz (2019 : 70-76).

²² Maladie, incarnation du mal, ce qui est contraire au bien (CNRTL), le Mal devant être compris comme le Malin, le Démon, le Diable. Dans cette perspective théobiologique, le vice physique traduit un vice moral tandis que la maladie est comprise comme une punition divine.

De plus, le CANCER-CRABE des origines s'est métamorphosé, au fil des siècles, vers un monstre de plus en plus gigantesque, puissant et irréel²³. Remplaçant progressivement la peste dans notre imaginaire collectif, cette entité désormais suprême est souvent sacralisée en un DIEU-CANCER²⁴, capable de présider à toute destinée. Ainsi, étudier cette évolution des plus anxiogènes permet de comprendre pourquoi LE cancer est jugé comme étant la maladie la plus grave, le *tueur en série*, le *serial killer* par excellence (alors qu'en «réalité», ce sont les différentes maladies cardio-vasculaires qui doivent endosser ce triste rôle). Cette optique particulière permet de la sorte de résoudre ce paradoxe, mais également de constater, une fois de plus, une inadéquation, un décalage patent, entre les faits (ici statistiquement observés) et la représentation que nous nous en faisons, une distorsion de la réalité opérée par le prisme de ces filtres superposés.

De plus, cette prise de conscience (cette visualisation d'imageries souvent inconscientes) facilite la démystification de ce «mal» ainsi que la transformation de ces «visions» particulièrement effrayantes en métaphores thérapeutiques, excluant tout sentiment de violence ou de culpabilité.

2.3 Notre corps, outil de mesure et fenêtre sur le monde

«Notre organisme même, et non pas quelque réalité externe,
est pris comme base pour la représentation
que nous formons en permanence du monde et de notre «moi»,
dans le contexte de notre «vécu»;
nos pensées les plus élevées et nos actes les meilleurs,
nos plus grandes joies et nos plus profondes peines,
ont notre corps pour aune.»
(DAMASIO, 2010 : 13)

Parce que nous «sommes» grâce à l'existence d'un corps, parce que nous voyons, sentons, goûtons, entendons, tâtons notre environnement *via* nos cinq sens physiques, nous ne pouvons appréhender notre monde qu'à travers le prisme de ces fenêtres sensorielles. Ainsi, toute représentation mentale vise à «mettre en valeur la relation entre le monde objectif et le monde de l'expérience» (GORDON, 2014 : 170). Sans parler de l'aspect premier kinesthésico-haptique (sur lequel nous revenons au point 3), les différents types de représentation du corps que nous avons répertoriés²⁵ peuvent se résumer par le biais de trois grandes oppositions conceptuelles.

²³ En se référant notamment à certains monstres issus de différentes mythologies, comme le Kraken ou l'hydre.

²⁴ Comme l'atteste le nombre singulier généralement attribué à cette maladie: nous parlons **du** cancer, alors qu'il existe de multiples formes de cette pathologie.

²⁵ A ce sujet, voir également COLLECTIF (2006).

Le schéma corporel *versus* l'image corporelle

Il est vital de bien comprendre cette distinction - entre le schéma et l'image associée à son propre corps - pour tous les professionnels de la santé, notamment pour les soignants en contact direct avec les patients. En effet, le schéma corporel, ou représentation de son corps issue des différentes sensations physiques perçues, ne doit pas être confondu avec l'image corporelle provenant de l'imagerie personnelle, constituée des multiples métaphores et images psychiques propres à chaque individu. De la sorte, le schéma corporel est-il plus ou moins commun à tous les êtres humains, tandis que l'image corporelle diffère infiniment d'une personne à l'autre.

Pour ne donner qu'un exemple: les douleurs dites de «membre fantôme» appartiennent au schéma corporel et découlent, vraisemblablement, d'une inadéquation entre l'organisation du corps physique telle que mémorisée par la pensée et le nouvel «état» d'un corps amputé (mutilé) de l'une ou l'autre de ses parties. Les différents exercices thérapeutiques - réalisés selon cette approche neuro-psychomotrice utilisant entre autres les techniques en miroir - doivent ainsi permettre au cerveau de recomposer ce schéma, de remodeler les limites (au sens physique toujours) de son extériorité, d'accepter une redéfinition de son corps, de son unité, de son intégrité, et donc de soi²⁶:

«L'enjeu thérapeutique consiste à le soutenir dans la reconstruction de son intégrité tant corporelle que psychique. L'amputation est avant tout une perte, un deuil qui s'inscrit dans le corps.» (JUNKER-TSCHOPP, MANET, PIERRE, 2014 : 1)

«Le schéma corporel est présenté comme «un système de la fonction motrice» qui opère sous le niveau de la conscience et de l'intentionnalité. Les éléments primitifs constituant le schéma corporel seraient innés. Cette conception nativiste du schéma corporel n'exclut pas complètement, pour autant, une influence épigénétique, les expériences permettant au schéma corporel de se perfectionner, d'atteindre une certaine maturité. Le schéma corporel n'est pas une perception du corps comme l'est l'image du corps.» (ROLLOT, 2006 : 108)

A *contrario*, l'anorexie ou la boulimie proviennent davantage d'une image corporelle déformée, d'une distorsion importante de la «réalité²⁷». Ces paysages conceptuels, à l'origine de restrictions (et/ou de modifications) alimentaires sévères, ont comme point commun de «s'enraciner dans un terreau propice: celui de l'insécurité intérieure combinant mésestime de soi, tristesse, manque de confiance, hypersensibilité au jugement des autres, perfectionnisme, angoisse de la séparation, besoin excessif de protection, peur de ne pas être à la hauteur, difficulté à éprouver du plaisir... (DODIN, 2017 : Int.).

²⁶ Si, pour des raisons de simplification, nous «classons» ici ces douleurs particulières dans cette catégorie du schéma corporel, il va de soi que le processus thérapeutique visant cette réappropriation de son corps s'opère également au niveau de l'image corporelle, comme l'indique la métaphore du MEMBRE-FANTÔME ou l'illusion de la persistance d'une partie de soi qui n'existe plus. Sur ce sujet complexe cf. Rollot (2006), Gallagher (2006), Ramachandran (2002) ou Lemaire (1998).

²⁷ Nous rappelons ici que l'Homme n'a jamais accès qu'à une représentation de la réalité (problème épistémologique crucial) et jamais à une réalité absolue.

Il est ainsi d'autant plus difficile de *détricot*er les différentes lignes de force, d'effacer les filtres de lecture construits au fil du temps par une multitude d'images altérées, d'analogies complexes souvent protectrices²⁸ se nourrissant les unes les autres *dans un labyrinthe en miroir*.

SCHÉMA CORPOREL

Représentation de son corps issue
des différentes sensations perçues

PLAN PHYSIQUE
(corporalité)

Plus ou moins identique pour tous
(nous avons tous une tête, deux bras, deux jambes, *etc.*)

Permet de distinguer le «dehors» du «dedans»,
le soi du non-soi

Unité - intégrité - qui se constitue très tôt

Les douleurs des membres dit «fantômes»
relèvent du schéma corporel



IMAGE CORPORELLE

Représentation de son corps issue
de son imagerie, de son paysage conceptuel

PLAN PSYCHIQUE
(corporéité)

Différente d'un individu à l'autre

Construit sa perception de soi, son identité

Pluralité qui se développe tout au long de la vie

Le manque de confiance en soi, ou des pathologies comme la
boulimie et l'anorexie, relèvent de l'image corporelle

Distinction entre le schéma corporel et l'image corporelle

²⁸ Ces filtres déformant la réalité aboutissant à cette dévalorisation de soi visent en fait, non à se détruire, mais bien à se protéger (d'un rapport amoureux pouvant être délétère, d'un âge adulte trop exigeant, d'un sentiment d'injustice, de regards extérieurs jugés insupportables, *etc.*). Silhouette tirée de <https://www.kisspng.com/png-silhouette-elegance-royalty-free-clip-art-a-slim-w-286610/>.

Ainsi, pour essayer de comprendre pourquoi une personne «décide» de se mettre en marge, de ne plus vraiment exister, de *s'évanouir sous la forme d'une simple parenthèse*, il est essentiel de visualiser le cadre de pensée de cet être en souffrance; pour l'aider à entamer la longue *dé-marche* vers la modification de sa perception d'elle-même, de son reflet, vers un réapprentissage de sa lecture du monde, vers une métamorphose progressive de *son jardin intérieur* puis, de ses habitudes (COLLECTIF, 2018).

Le corps mécanique versus le corps organique

Comment se représenter son corps ? Comment en parler ? Comment se l'approprier ? Dans «ces inter-relations étroites qu'entretiennent le corps et le cerveau dans la perception des objets» (DAMASIO, 2010), les différentes métaphores associées à cet outil de mesure de notre monde qu'est notre corps revêtent une importance particulière. Sans revenir sur les innombrables représentations de l'une ou l'autre partie corporelle (comme les JAMBES-BAGUETTES, la PEAU-POMME-CANADA-AU-MOIS-DE-MAI ou la PEAU-PÊCHE, le TORSE-ARMOIRE-À-GLACE ou encore les PIEDS-PAQUEBOTS), le corps, considéré dans son unité, est généralement décliné selon deux procédés majeurs dont nous donnons ici quelques exemples non exhaustifs:

Procédé de zoomorphisation

Les différentes fables d'Esoppe - puis de de La Fontaine -, le *Roman de Renart* ou des contes tel que *Le Petit Chaperon Rouge* opposé à l'HOMME-LOUP permettent une prise de distance stéréotypique (caricaturale) aboutissant, principalement, à une dénonciation de vices - et/ou de vertus - à visée éducative. Dans un autre registre, l'HOMME-ANIMAL²⁹ permet de mettre en scène, vis-à-vis d'une société évoluée, une violence archaïque dans un acte de gestion, de maîtrise progressive d'une animalité première inhérente à notre essence d'homo sapiens (GIBERT, 2002). Finalement, et dans une optique philosophique et eschatologique, l'HOMME-FOURMI, l'HOMME-ABEILLE, l'HOMME-POISSON, l'HOMME-SINGE ou l'HOMME-AIGLE mènent à autant de réflexions autour de la place de l'être humain dans un univers sans dessein avéré (*cf.* ci-dessous).

Procédé de réification

De la même manière, les métaphores transformant l'être humain en *une bulle, fragile et éphémère, une pierre (solide et sur laquelle ne cesse d'être gravée l'histoire de l'humanité)* ou *une maison* (où, par exemple, *chaque pièce signifie un souvenir, un étage de vie, etc.*), procèdent d'un même désir de démultiplication des points de vue, de possession d'un environnement flou et fluctuant. Ce polymorphisme figuratif - à fonction heuristique - se situe de la sorte souvent aux confins des limites de «notre réalité» et de la redéfinition de nos frontières.

²⁹ Ici, *le loup* n'est plus cette entité ogresque originelle visant à dévorer la pureté et l'innocence d'une enfant, mais une créature opposée à ses semblables, voire à son créateur, l'homme étant *un loup* pour l'homme.

Si ces procédés sont connus et ont été développés dans différents domaines, cette transfiguration du corps humain s'opère surtout par le prisme de deux schémas mentaux antithétiques que nous pouvons résumer ainsi: l'HOMME-MACHINE vs l'homme nature³⁰.

L'HOMME-MACHINE

Julien de La Mettrie et René Descartes sont généralement cités comme étant à l'origine de ce postulat éthologique; il est néanmoins moins fréquent d'associer cette analogie mécanique³¹ à une large tradition métaphysique visant à ordonner le cosmos³², à donner du sens à notre Univers, et surtout à trouver la place de l'Homme dans cette immensité intersidérale. Des métaphores telles que *le livre de l'Univers*, *l'horloge cosmique* ou *le théâtre du monde* s'appuient toutes sur la présence d'un démiurge (un DIEU-ÉCRIVAIN omniscient rédigeant chaque page du grand livre céleste et présidant à la destinée de tous ses «personnages», un DIEU-HORLOGER ou un DIEU-METTEUR-EN-SCÈNE à l'origine du mouvement de chaque rouage, de chaque nouveau coup de théâtre).

De la même manière, les multiples représentations d'un CERVEAU-ORDINATEUR - ou d'un UNIVERS-ORDINATEUR - découlent de cette vision matérialiste «plaçant» l'HOMME-MACHINE (*marionnette, automate, robot, cyborg, etc.*) sous une Autorité suprême. Si cette imagerie traditionnellement religieuse visait, à ses débuts, à vénérer une Entité à la source de tout système organisé et de toute vie, son orientation prit un virage décisif, et constant, dès l'Antiquité. Ainsi, l'homme augmenté «moderne», ou le mutant - incarnant tous les rêves d'immortalité posthumanistes - la créature du docteur Frankenstein, Pandora - façonnée des mains mêmes d'Héphaïstos - ou encore le Titan Prométhée - volant à Zeus le feu sacré - sont-ils tous, d'une certaine manière, des idoles défiant Dieu, des Œdipes se devant de tuer leur Père, des créatures désireuses de devenir maître de la Création et surtout de leur destin.

L'homme nature

Dans cette autre perspective, l'être humain fait partie intégrante d'une Nature, dont il reçoit - et transmet - Vie et Energie. Les multiples métaphores organicistes³³ représentant l'Homme en *un animal* ou en *un végétal* (telles que l'HOMME-REQUIN, l'HOMME-ARBRE, la FEMME-OISEAU, *etc.*) proviennent dans une très large mesure de récits mythologiques. Ces derniers, métamorphosant un être humain ou un dieu en *une mer, une fleur ou un animal* (Egée, Narcisse, Actéon, Minotaure, *etc.*) permettent de mettre en exergue les liens universels qui relient chaque être «vivant» à un Tout en constante évolution. Par exemple,

³⁰ Nous soulignons ici que l'opposition vivant/non vivant (entre un corps doué d'une âme et un corps commandé par un système mécanique) nous semble moins pertinente, dans la mesure où l'homme (même *machine*) possède son autonomie propre, un principe de vie indépendant et que la question de la conscience animale est loin d'être résolue.

³¹ Où l'homme n'est qu'une série de pièces plus ou moins disparates, d'ARTICULATIONS-ROUAGES (*auxquelles il manque parfois de l'huile*), de CŒUR-POMPE, d'INTESTINS-TUYAUTERIE, de REINS-FILTRES, de CELLULES-USINES ou encore de LIGAMENTS-CORDES (THOMSON, 1988).

³² Ce *kósmos* dont le sens est justement celui «d'ordre, de bon ordre, d'ordre du monde, d'ordre de l'univers» (CNRTL).

³³ Celles-ci, après avoir été quelque peu abandonnées au profit des analogies mécanistes aux 17^e et 18^e siècles, «refleurissent» dès la fin du 18^e siècle, notamment sous la plume des philosophes comme Diderot ou Rousseau (ROSSI, 2015 : 34-38; MICHELET et SHELDRAKE, 2013).

L'Homme est constitué d'une multitude de *sphères* (les cellules) qui agencent *son monde* intérieur, tout *comme les galaxies sont composées de milliards d'autres sphères* (astres) *qui forment le monde de l'infini*; ainsi, de la plus petite pierre au plus grand météore, de la chenille au papillon ou du cheval à l'être humain, toutes ces parties d'un seul univers sont régies par le même principe premier, par un même fluide vital. Ainsi, et contrairement à l'approche mécaniste, l'HOMME-ROSEAU-PENSANT se sent-il moins prisonnier d'une Entité Supérieure, qu'en osmose avec une Nature dont la finalité ultime - même si elle ne peut être entrevue - existe.

Choisir l'une ou l'autre vue coïncide ainsi à choisir entre rébellion et harmonie, entre dérégulation et consolation, entre le refus ou la confiance en une certaine destinée; au final, et comme dans tout système philosophique, la véritable question présidant à l'une ou l'autre de ces représentations est celle de la liberté de l'homme face à - au cœur de - l'immensité.

Les représentations genrées

S'il va de soi que chaque imagerie corporelle est unique et personnelle (2.1), nous avons cependant observé une tendance forte «opposant» les représentations masculines à celles féminines. Ainsi, la très grande majorité³⁴ des hommes privilégient une vision de leur corps mécaniste, alors que les femmes se sentent plus en accord avec celle organique.

L'une des raisons évidentes à ce choix est le référentiel de vie, plus ou moins adapté à l'une ou l'autre imagerie. De la sorte, les métaphores du CORPS-TISSU (CLIVAZ, 2019 : 126-128) - mettant en valeur tout le champ lexical relatif à la couture³⁵ -, ou celles accordant à la FEMME-FLEUR *le droit de prendre son temps pour s'épanouir* parlent davantage aux femmes qu'aux hommes qui préfèrent se voir comme *un Terminator ou une machine de guerre*. Des raisons aussi bien biologiques que culturelles, culturelles ou sociales sont impliquées dans ce regard particulier et ce ressenti intime. Cette prise de conscience de certains stéréotypes imposés à toute une population, indifféremment de son genre, de son âge, de son vécu, ou de sa sensibilité, est absolument capitale, notamment dans le cas d'un traumatisme ou d'une maladie grave³⁶. Finalement, nous avons également constaté un mouvement général menant à un remodelage stéréotypique genré (CLIVAZ, 2018), à un brouillage référentiel opérant surtout sur les jeunes générations *via* le biais des grands agents du marketing. Ce dernier nous laisse à penser que la tendance androgynique (ni homme, ni femme) mêlée à la vague métrosexuelle évoluera en un intergenre revendiqué (à la fois homme et femme³⁷).

³⁴ Notre étude étant qualitative, et non quantitative, nous renonçons à fournir ici un pourcentage n'ayant pas fait l'objet de contrôles statistiques pointus.

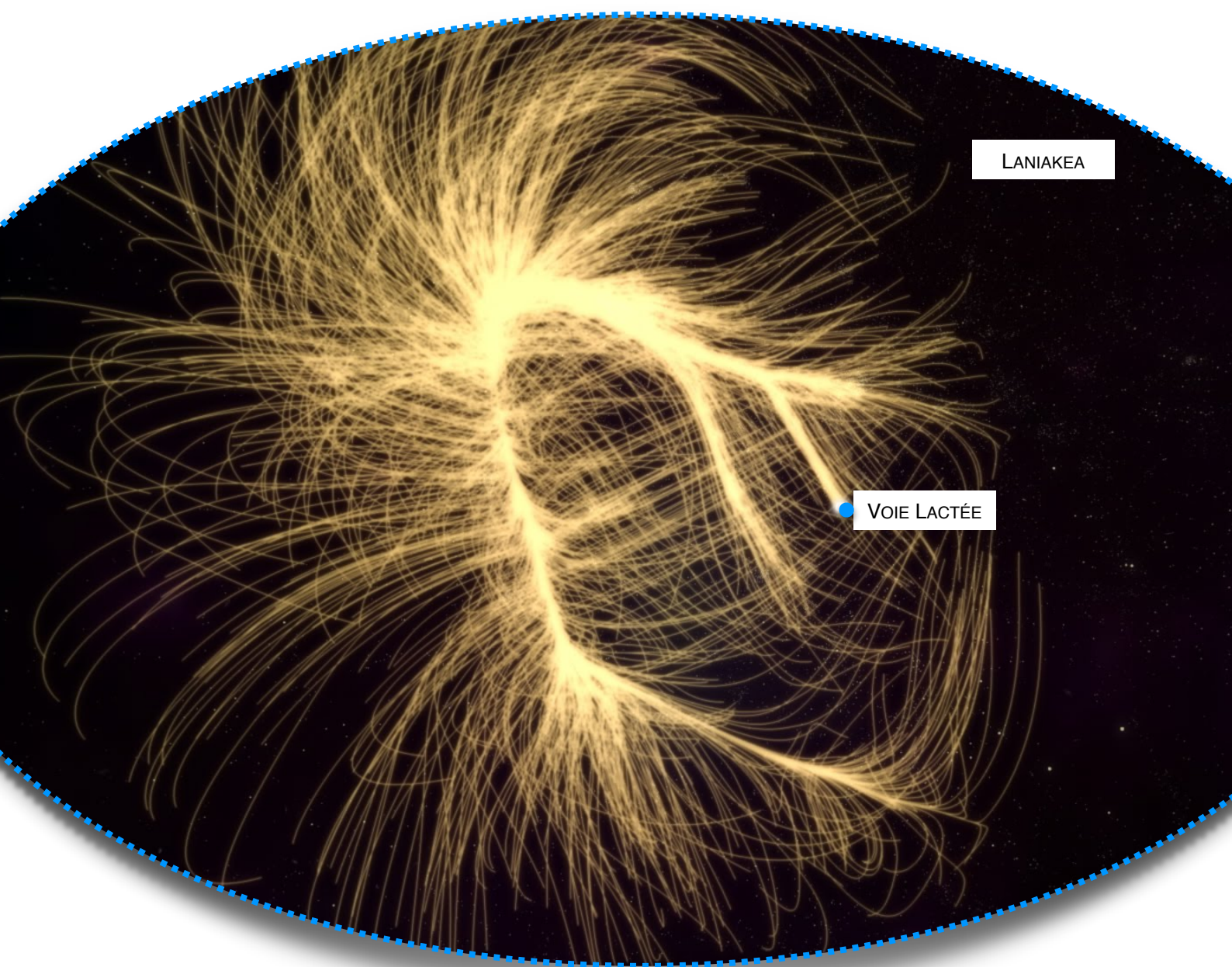
³⁵ Où le médecin *recoud les tissus*, l'infirmière *ravaude les accrocs de l'âme*, et le sens de la vie ne peut se comprendre sans l'importance de *ses fils (et filles) de vie*, sa filiation, ses rapports humains, etc.

³⁶ Il est plus que courant, «normal», de soigner les patients - comme les patientes - avec le même vocabulaire martial, les mêmes métaphores guerrières, *le même arsenal thérapeutique*, sans distinction aucune (beaucoup de membres du personnel soignant n'ayant même pas conscience de l'usage de ces métaphores lexicalisées, cf. supra).

³⁷ Par exemple, homme musclé à barbe, à boucles d'oreilles et à maquillage éclatants, en jupe et/ou en pantalon.

3. «Espace» et cognition

L'évolution de l'humanité peut se résumer en une quête de son environnement et de ses possibilités. Dès sa conception, l'homme structure ses connaissances *via* «ses portes sensorielles» (GORDON, 2014 : 78), grâce à ses cinq sens qui lui permettent une représentation de soi, puis du non-soi. De la même manière, la découverte de son lieu de vie, d'un continent, de la Terre, puis celles de la Voie Lactée ou de Laniakea³⁸ ont permis à l'homme des cavernes de rejoindre les cieux qu'il a tant de fois observés. Les schémas mentaux universaux sont ainsi logiquement issus de ces perceptions spatiales premières (3.1). Cependant, nous pouvons également nous interroger sur la possibilité que ces structures cognitives reflètent un autre territoire (3.2).



³⁸ Laniakea - dont le nom hawaïen signifie «paradis incommensurable» - est le nom donné au superamas de galaxies contenant notre Voie Lactée, et donc notre Terre. Image tirée de http://autourduciel.blog.lemonde.fr/2014/09/04/a-la-decouverte-de-laniakea-notre-superamas-galactique/gbtsupercluster2_nrao-1200/.

3.1 Les schémas mentaux universaux

«Un paradigme alternatif a émergé dès les années 1980, centré sur l'étude de la dépendance de la cognition à la corporéité et à l'ancrage de l'individu dans son environnement matériel, social et culturel.» (FASTREZ, 2014 : 36)

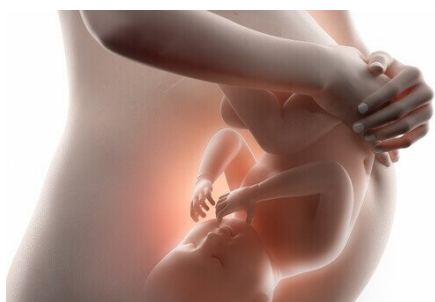
En acceptant le postulat métaphorique faisant de ce processus analogique un mode de catégorisation cognitive³⁹ et accordant à celui-ci une fonction essentielle de conceptualisation (LEGALLOIS, 2015; GLUCKSBERG, 2008; OLÉRON, 1995; MEUNIER, 1992), trois grands schémas mentaux universaux découlant de ce cadre de recherche, ainsi que deux peurs premières, peuvent se synthétiser comme suit:

Le DEDANS et le DEHORS

Les toutes premières sensations vécues au stade fœtal sont celles visant à ressentir son être, mais aussi le liquide amniotique ainsi que les autres perceptions (surtout gustatives et sonores).

«Pour le nourrisson, la conquête de l'espace est une occupation de tous les instants qui passe par le corps en mouvement. Habiter son corps sera donc la première occupation du bébé pour construire cette première référence: l'espace du corps – et ce, probablement dès la vie intra-utérine, en fonction de la maturation du système sensoriel.» (JARICOT, 2006 : 81)

La distinction entre ce corps - encore étranger - et son environnement - entre soi et sa maman - passe par une appropriation progressive de différents repères démarcatifs qui se poursuit d'ailleurs bien après la naissance⁴⁰. De la sorte, l'une des premières représentations mentales est celle du DEDANS et du DEHORS, du SOI et du NON-SOI, du JE et du TU, du MOI et de l'AUTRE.



A l'origine, où commence le bébé, où finit la maman ?
Ces (ses) frontières restent souvent très floues même bien après la naissance...
Image tirée de : <https://etreparents.com/faut-il-parler-au-bebe-a-travers-le-ventre/>.

Dans cette même ligne, nous pouvons inclure toutes les notions de «frontières», de «limites», de «bordures», mais aussi toutes celles se rapportant au CONTENANT et au CONTENU, au PLEIN et au VIDE. Au niveau thérapeutique, la compréhension de l'importance de ce CORPS-CONTENANT (qu'il faut remplir, purger ou aider à retrouver un juste équilibre) ou de ces premières limites (notamment dans le cas de rapports fusionnels ou d'actes de violence) est essentiel.

³⁹ «D'une manière particulière, les métaphores sont conformes à l'expérience originale qu'elles décrivent par isomorphisme. En d'autres termes, bien que la forme d'une métaphore soit différente de l'expérience originale, elle possède néanmoins une organisation similaire.» (LAWLEY et TOMPKINS 2015 : 14)

⁴⁰ Le cordon ombilical fait-il partie de «moi» ou de ma mère, et ce pied qu'il faut absolument goûter m'appartient-il ?

Le CENTRE et le LOINTAIN

Ainsi, nos premières in-formations (*i.e.* des perceptions permettant de donner forme à nos sensations et sens à notre vécu) nous parviennent à travers une paroi utérine toute en rondeur. De plus, nous voyons le monde grâce à nos globes oculaires construisant une image de notre monde composé d'une série de *cercles sociaux et d'orbites célestes*. Si nous pouvons nous interroger sur ce qu'impliquerait l'utilisation d'utérus artificiels non sphériques sur le développement aussi bien sensori-moteur que cognitif de l'enfant, l'omniprésence de *ces boules*⁴¹ qui structurent et composent notre espace dès le stade embryonnaire est à souligner.

Dans cette perception à 360°, l'esprit conscient se situe invariablement au centre du cercle, au milieu de la sphère. Ce problème épistémologique majeur, nous replaçant sans cesse au «sein» de notre intériorité - et nous empêchant de «sortir» de notre système propre et de prendre le recul nécessaire à toute observation d'«objets⁴²» -, est l'un des principaux *murs* sur le chemin de la connaissance. Cette impossibilité «matérielle» à accéder à une «réalité absolue⁴³» a été à maintes fois développée, de Platon à Schopenhauer pour aboutir, notamment, aux théorèmes d'incertitude de Heisenberg et à ceux d'incomplétude de Gödel (CASSOU-NOGUÈS, 2007).

Toutes les notions d'éloignement visent à mesurer la distance entre ce CENTRE et ce LOINTAIN (entre soi et sa génitrice, entre soi et l'autre, puis entre soi et l'au-delà), à visualiser cet écart pour mieux le réduire, avec le secret espoir de faire converger à soi les différents «cœurs» de l'univers. Notons encore que ce besoin de proximité coïncide à la loi d'attraction universelle (de gravité) donnant cette forme sphérique à tous les composants cosmiques.

«Il y a peut-être un lieu, dans l'homme, d'où toute la réalité peut être perçue.»
(PAUWELS et BERGIER, 1960 : 490)

⁴¹ Nous nous rappelons ici du dessin d'un enfant de cinq ans représentant un univers (galactique) rectangulaire. A la question: «tu crois que l'Univers est carré ?», le garçon nous avait regardé avec sévérité en nous disant : «non, c'est la feuille qui est carrée, pas l'Univers !»; puis, après un moment de réflexion: «ce serait quand même rigolo un ciel carré... ou des maisons rondes...».

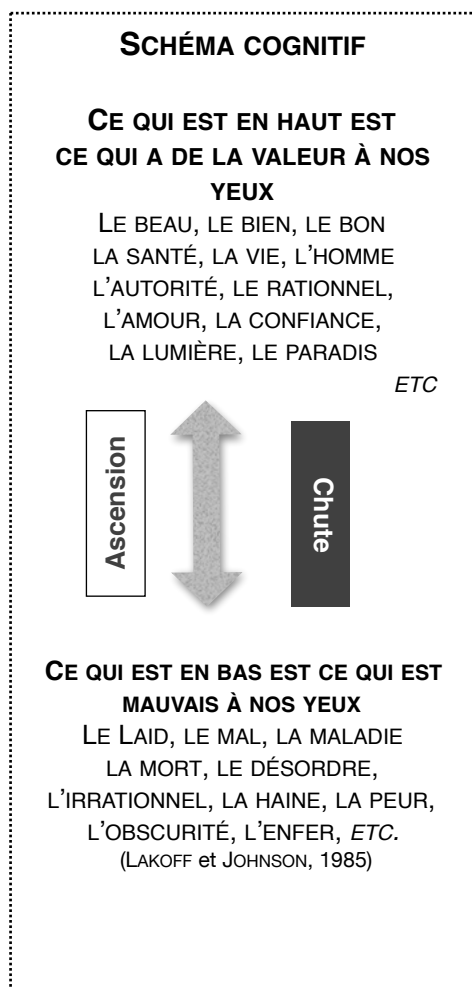
⁴² S'opposant ici aux sujets.

⁴³ Réalité qui devrait exister indépendamment de toute conscience, de tout regard, de tout observateur, ce dernier - de par sa nature - ne peut jamais avoir accès qu'à une «réalité relative», une représentation, une copie susceptible de déformations.



La cartographie et ses différentes *mappa mundi* sont très symptomatiques de notre regard sur le monde. Ainsi, et alors que la Terre est ronde, notre focalisation place toujours l'Europe «au milieu» de la mappemonde, ce qui n'est pas le cas, par exemple, pour les Asiatiques qui «voient» la Chine comme le centre du globe. Cette étude nous apprend notamment que la découverte de nouveaux territoires - comme le très mystérieux continent austral devant être imposant pour servir de lest, de contrepoids à la Terre - a pour ainsi dire toujours été précédée de sa représentation imaginaire, comme sur cette carte d'Abraham Ortelius, où la terre australe encore inconnue figure en bonne place. *Typus Orbis terrarum*, 1584, musée du château de Pau.

Le HAUT et le BAS



Comme l'ont démontré Lakoff et Johnson (1985), le schéma cognitif de la verticalité (plaçant tout ce qui a de la valeur en haut et tout ce qui n'en a pas, en bas) joue un rôle essentiel dans notre évolution. Nos premières expériences kinesthésiques (justement grâce - ou à cause - de la gravité terrestre) servent à distinguer ce HAUT de ce BAS afin de marcher. Cette ligne de force - tout particulièrement dynamique - conditionne dans une très large proportion notre vision, mais également nos décisions et nos actes.

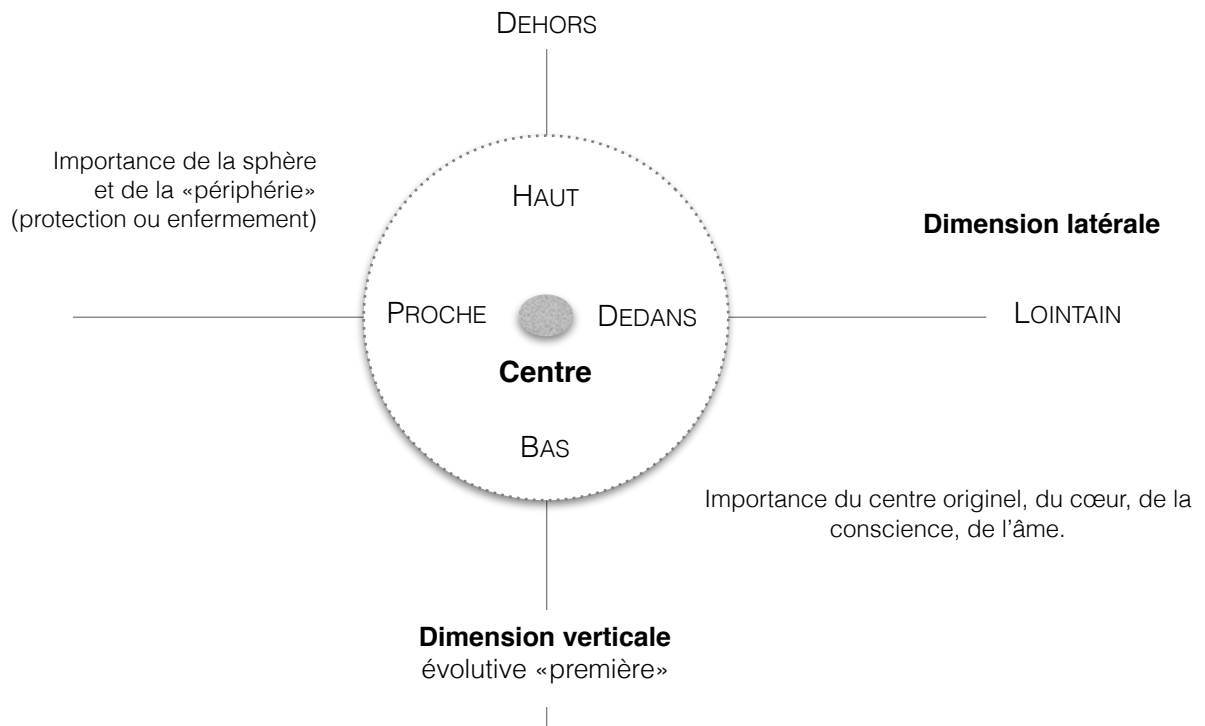
Si les schémas d'extra-corporalité et d'éloignement sont en partie innés (*i.e.* sont constitués avant même la naissance), ce sens de la verticalité est majoritairement acquis. Ce phénomène renforce, sans nul doute, certaines craintes liées à la chute (*cf.* ci-dessous), mais également les autres schémas mentaux dans une interaction commutative permettant l'émergence d'autres structures cognitives (comme celle reliant la **PARTIE au TOUT** ou celle engendrant des connexions synesthésiques⁴⁴).

Poursuivant ce raisonnement, la grande majorité des troubles⁴⁵ mentaux pourrait provenir d'une inadéquation entre ces schémas «premiers» et le vécu et/ou les émotions ressenties et les sentiments ainsi élaborés. Sous ce prisme particulier de lecture, une personnalité histrionique pourrait ainsi «se voir» comme un individu «excentré», recherchant à récupérer son centre vital, sa «juste» place⁴⁶, tandis que les approches thérapeutiques visant la guérison (et/ou la rémission) d'un grand nombre de pathologies gagneraient sans doute à prendre en compte cette dimension de décalage, de déséquilibre en vue d'un rétablissement aussi bien physique, que psychique.

⁴⁴ Sans parler des facteurs génétiques jouant un rôle déterminant dans l'élaboration de ces interactions spécifiques, nous constatons, une fois de plus, la vraisemblable préséance du processus métaphorique - analogique - dans notre fonctionnement cognitif: «Nous ne pouvons dès lors que nous réjouir de l'intérêt croissant des neurosciences cognitives pour ce phénomène, qui, loin d'être seulement étrange, est une fenêtre ouverte sur la nature de notre système cognitif.» (CASPAR et KOLINSKY, 2013 : 659)

⁴⁵ Concernant cette notion de «trouble», dont l'étymologie signifie à la fois «agité, en désordre» et «qui n'est pas clair, qui n'est pas limpide» (CNRTL), *cf.* ci-dessous le & *Les ténèbres et la lumière*.

⁴⁶ Un «désaxé» n'est-il pas celui ayant perdu son axe de vie, un esprit dévié, déphasé, déséquilibré ?



Les TÉNÈBRES et la LUMIÈRE

«Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.
La terre n'était que chaos et vide.
Il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme et l'Esprit de Dieu planait au-dessus de l'eau.
Dieu dit: «Qu'il y ait de la lumière !» et il y eut de la lumière.
Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres.
Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit. Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce fut le premier jour.
Dieu dit : «Qu'il y ait une étendue entre les eaux pour les séparer les unes des autres!»
Dieu fit l'étendue et sépara ainsi l'eau qui est au-dessous de l'étendue de celle qui est au-dessus.
Cela se passa ainsi.» (Genèse, 1.1-7)

Si la très grande majorité des cosmogonies «structurent» le chaos entre un bas et un haut, donnant ordre, forme et sens au Tout originel par le biais de cette ligne démarcative, la première création fut celle de la Lumière. Cette dernière, essentielle à toute vie, joue en rôle de tout premier plan, aussi bien dans les différentes imageries visant une connaissance heuristique et/ou eschatologique que dans celles visant «simplement» à guérir⁴⁷ ou à vivre bien.

⁴⁷ De la sorte, le respect des différents cycles de vie (du jour et de la nuit, de l'été à l'hiver, des générations, etc.) et l'importance de cette lumière pour chaque être vivant sont notamment à la source de différentes thérapies englobantes (luminothérapie, chronobiologie, chromatothérapie, etc.).

Cette perspective, souvent délaissée par de nombreux traités en matière de schémas mentaux, nous semble pourtant capitale, que ce soit à un niveau primaire physique (nous ne pouvons rien voir dans l'obscurité) qu'à celui psychique, associant immanquablement la Lumière à tout ce qu'il y a de meilleur (le Bien, le Beau, l'Amour, la Vie, l'Harmonie, l'Ordre, la Connaissance, la Vérité, l'obscurité étant associée au Mal, au Laid, à la Haine et la Violence, à la Mort, au Désordre, à l'Ignorance, au Néant, au Mensonge et à la Confusion).

De manière constante et régulière, les métaphores issues de ce champ sémantique vaste (regroupant par exemple la chaleur, le savoir ou le pouvoir) jouent un rôle clé. Pour ne donner que deux exemples très révélateurs, toutes les correspondances entre l'Homme et *les astres* (sens large) semblent bien davantage que de simples analogies, le souvenir d'une réelle fusion première; à tel point que le sens de ces métaphores (CLIVAZ, 2016 : 125-127), associant *l'homme à des poussières d'étoiles* (Hubert Reeves) n'existe plus. Au décodage d'expressions telles que *une femme brillante, un homme radieux, un esprit éteint ou la naissance et la mort d'une étoile dans une pouponnière céleste*, l'image mentale ainsi dégagée n'est pas celle essayant de concilier le monde d'en bas avec celui d'en haut, mais bien celle d'une lumière rayonnante (ou de son opposé), naturelle, inconsciente.

Selon le même processus, le travail de tout le personnel soignant fait-il sens dès que l'infirmier-ère est transposé-e en *une source d'énergie, un soleil illuminant la journée de patients souvent engoncés dans la chambre orbe et obscure de la maladie*; dans ce paysage conceptuel instinctif, la difficulté est alors *de ne pas trop dispenser cette énergie (tout en gardant le feu sacré), de ne pas se surexposer, au risque de se consumer, de se brûler, d'imploser dans un burn-out incendiaire*.

Les peurs ancestrales

Dans ce contexte, il n'est pas du tout étonnant de constater que les deux peurs extrêmes de l'être humain, reliées aussi bien à son histoire collective que personnelle, soient en corrélation directe avec ces schémas primitifs.

Il s'agit tout d'abord de la peur de la chute, du gouffre, de l'abîme, de tomber⁴⁸, de régresser. Chuter (au sens propre comme figuré, comme *chuter dans l'estime de quelqu'un*), c'est «être entraîné à terre en perdant son équilibre ou son assise», c'est être abattu, renversé, diminué, détruit. Adam et Eve ont ainsi été punis de leur désobéissance en perdant leur droit au jardin d'Eden, Lucifer a été déchu pour avoir voulu s'opposer à Dieu, l'Empire romain a-t-il chuté par excès de décadences...

⁴⁸ *Tomber malade, tomber au combat*, mais aussi, et comme l'a justement remarqué une future infirmière en année de bachelors à la HES-SO Valais, *tomber enceinte* ou *tomber amoureux*; il s'agit, dans tous les cas, d'une perte de maîtrise de sa propre destinée, le début d'une certaine dépendance, un manque de liberté et, dans le cas d'une grossesse, vraisemblablement le rappel de la chute originelle due au péché de chair.

Mais plus que la crainte de cet effondrement en lui-même, ce sont ses conséquences qui tétanisent: peur de ne pas pouvoir se relever, peur du trépas, peur de la désagrégation, peur des ténèbres aussi. Car le vrai sens de la chute n'est pas tant la mort en tant que stade ultime de la vie, mais bien la disparition comme perte de liens, de dignité, la séparation, la solitude ultime, l'abandon, le néant d'avant la lumière, l'oubli.

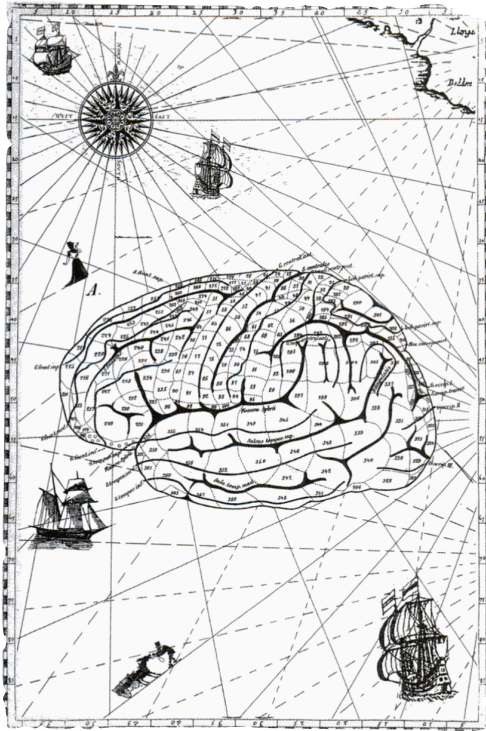
Vient ensuite la peur d'être mangé⁴⁹, dévoré, phagocyté, de perdre plus que sa vie, son identité, sa mémoire, son essence intime. C'est l'angoisse profonde de perdre son centre, mais aussi d'être morcelé, disséqué, disséminé, dilué à tel point que l'unité - la forme, le sens - n'existera plus.

Dans un cas, comme dans l'autre, ces phobies nous rappellent notre finitude, notre condition de mortel, la limite infranchissable de notre «territoire» et nous entraînent irrémédiablement - au-delà de notre corps - vers une matrice universelle. Et le summum de l'horreur provient lorsqu'apparaît *cette bouche d'ombre*, fusionnant dans une même entité chthonienne l'ogre, l'abysse et le noir :

«Viens, si tu l'oses!
Regarde dans ce puits morne et vertigineux,
De la création compte les sombres nœuds,
Viens, vois, sonde [...]»
(Victor Hugo, 1856 : *Les Contemplations, Ce que dit la bouche d'ombre*, 446-449)

⁴⁹ Angoisse à laquelle s'associe la peur de souffrir, physiquement. Sur cette thématique excessivement riche, incluant notamment les actes sexuels - comme appropriation de l'autre - les mythologies et littératures ogresques, comme les contes d'enfants, ou une certaine mémoire populaire aimant à rappeler que les enfants *sont beaux à croquer*, cf. BAUDUIN (2001). Nous rappelons ici que la nourriture constitue l'une des imageries premières (p.11) et que le CANCER-CRABE, dévoreur de chairs humaines, appartient à cette imagerie.

Cartographies cérébrales

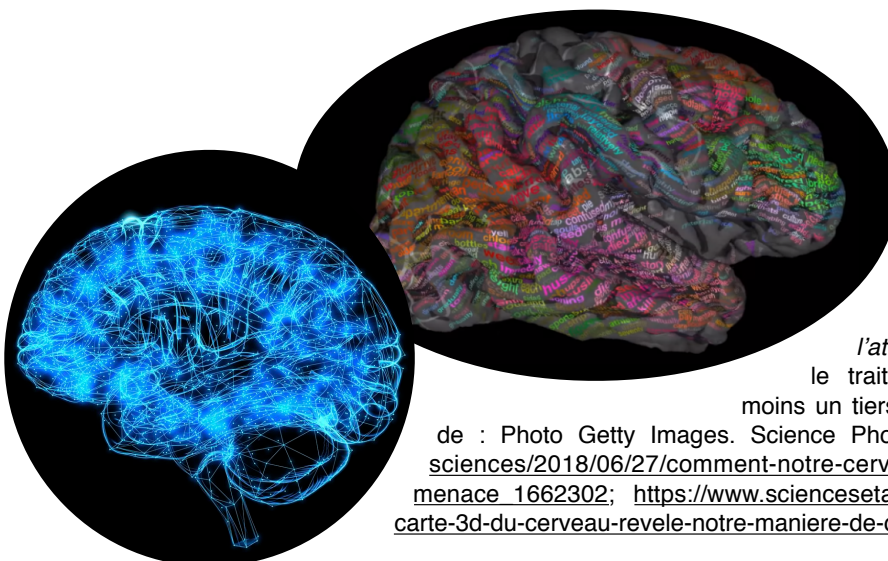
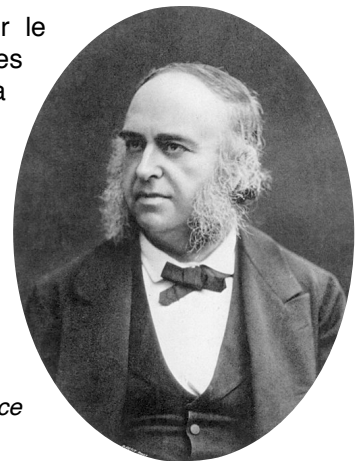


*Démarche intellectuelle, conduite d'un projet, contournement des difficultés, les métaphores spatialisantes sont omniprésentes dès que l'homme essaie de représenter des concepts abstraits. A tel point qu'il est courant d'user de cette vaste métaphore filée pour expliquer le cerveau et ses pensées, comme le propose J.-D. Vincent (2009) dans son *Voyage extraordinaire au centre du cerveau* où le lecteur est invité à découvrir le *paysage cérébral, son climat et ses saisons, le jardin des langues, la vallée des plaisirs ou encore le salon des beaux-arts.**

Ci- contre, une illustration de la *carte du cerveau*, avec ses deux hémisphères, ses fissures, ses fleuves (VINCENT, 2009 : 14).

Il faut dire que la phrénologie de Franz Joseph Gall, visant à étudier le caractère d'un individu, d'après la forme de son crâne, puis les thèses localisationnistes comme celle de Paul Broca (qui parvint notamment à localiser le centre de la parole dans le cerveau) sont à la source de notre psychiatrie «moderne». Ainsi, de nos jours encore, les chirurgiens utilisent toujours cette base cartographique (comme ces cartes fonctionnelles cérébrales indispensables lors de trépanations), tandis que différents ouvrages consacrés à la découverte de cet organe - comme *Le Grand Atlas du cerveau* (COLLECTIF, 2018 / 2) - font toujours appel à cet héritage topologique. Pourtant, il appert que ces métaphores occupent bien d'autres fonctions que celles illustrative ou pédagogique.

Paul Broca (1824-1880) est souvent considéré comme le *Christophe Colomb de ce nouveau monde à explorer* qu'est le cerveau.



Ci-contre, un cerveau humain représenté par ordinateur et traçant les différentes routes et carrefours neuronaux ainsi que l'*atlas sémantique*, démontrant que le traitement du langage implique au moins un tiers de notre cerveau. Images tirées

de : Photo Getty Images. Science Photo Libra, https://www.liberation.fr/sciences/2018/06/27/comment-notre-cerveau-decide-t-il-de-fuir-en-cas-de-menace_1662302; https://www.sciencesetavenir.fr/sante/cerveau-et-psy/une-carte-3d-du-cerveau-revele-notre-maniere-de-decrypter-les-mots_102179.

3.2 L'esprit infini

Esprit:

«Partie incorporelle de l'être humain, par opposition au corps, à la matière.
Principe de la vie psychique, intellectuelle; capacités intellectuelles, intelligence.
Siège de la pensée, des idées.» (LAROUSSE)

Le cerveau crée-t-il l'esprit ou est-ce l'esprit qui crée le cerveau ? L'esprit est-il dans le corps, ou le corps dans l'esprit (René Guénon) ? Les multiples progrès en neurosciences, permettant notamment grâce aux différentes techniques d'imagerie médicale, de visualiser un cerveau en action, ont semblé confirmer, pour un temps, la thèse réductionniste. Cependant, le changement de paradigme opéré dans le cadre de la physique (astrophysique et physique quantique) annihile ces résultats... pire, il tend à prouver que le postulat de base matérialiste n'a plus aucune raison d'être, que les définitions encyclopédiques devront être revues (*cf.* ci-dessus) et que Descartes s'est trompé⁵⁰ (DAMASIO, 2010).

L'esprit localisable et circonscrit

Comme nous l'avons vu au point 2, le dualisme cartésien (scindant le corps et l'esprit en deux parties distinctes) est à la base de nos connaissances actuelles sur les différents processus cognitifs. Ainsi, et parallèlement aux progrès scientifiques démontrant l'importance du cerveau dans la «fabrication» de l'intelligence, parallèlement aux différentes cartographies cérébrales de plus en plus pointues, il est plus que commun, trivial, de parler de l'esprit en termes spatiaux.

Comme notre corps et notre environnement ne peuvent être découverts que par le prisme de nos cinq sens physiques, l'esprit (la conscience, la pensée, l'âme, *etc.*) est majoritairement visualisé comme contenu dans la boîte crânienne⁵¹, borné, limité par le cerveau. Nous constatons ici, une fois de plus, la prédominance du schéma conceptuel CONTENANT-CONTENU (ou DEDANS-DEHORS), ainsi que ce «lieu» où résiderait notre pensée. Les expressions terminologiques pour ce faire sont ainsi excessivement nombreuses (DE CHANAY et RÉMI-GIRAUD, 2002), tandis que la grande majorité de ces métaphores spatialisantes - semblant si «naturelles» - sont lexicalisées. De la sorte, qui pense encore (de manière consciente) à un espace géométrique en évoquant un *champ* sémantique ou lexical, une vision *globale*, un *paysage* conceptuel, un *cadre* référentiel, l'*étendue* d'une théorie, l'*univers* scientifique, la *sphère* des activités, une *dimension* objective, des propos *déviants* ou *mesurés*, un *pôle* de recherche, *etc.*

⁵⁰ «[...] de nombreux livres dédiés à la conscience s'ouvrent sur une diatribe contre l'auteur du *Discours de la méthode*, accusé d'avoir, pas ses hypothèses fantaisistes, retardé de plusieurs décennies l'avènement d'une neuropsychologie scientifique.» (DEHAENE, 2014). Notons ici que le dualisme a suscité différentes interprétations dont certaines sont encore tout à fait d'actualité (notamment celle selon laquelle la pensée n'est pas uniquement produite par le cerveau - voire pas du tout - et peut exister indépendamment de lui).

⁵¹ Voir *comme une boîte dans la boîte* à l'instar du CERVEAU-BOÎTE-NOIRE ou du CERVEAU-BIBLIOTHÈQUE.

Tout est quantique et conscience

Aux vues des avancées scientifiques de ces deux derniers siècles, nul ne peut contester l'efficacité de cette approche; cependant, *La Carte n'est pas le territoire* (Alfred Korzybski) et les faits sont là, fous, étranges, absurdes, incompréhensibles, mais implacables: intrication quantique, superposition d'états, dualité onde-particule, effet tunnel, les axiomes de la physique quantique - celle-là même qui «marche» et qui est à l'origine de nos lasers, GPS, leds ou IRM - ont prouvé qu'à un certain niveau de «réalité», les objets quantiques changent de nature, d'identité. Le concept même d'«objet» n'a plus de sens, les limites - entre indéterminisme et incertitude - n'existant plus. Rien, désormais ne sera plus absolu, tout est relatif (Einstein), tandis qu'à certains niveaux (de l'infiniment grand et de l'infiniment petit), rien n'est matière, tout est quantique... et qui sait... conscience. L'esprit serait donc bien plus étendu que notre simple cerveau et ne saurait se confiner dans un corps déterminé.

Le plus bizarre dans cette *épopée* est de constater que la mécanisation du traitement des données - l'informatique - et la matérialisation de la pensée (IA) sont également à l'origine d'une redéfinition complète de la matière et de la place qu'occuperait l'esprit. La «réalité» semble se dédoubler en «réalité réelle» et «réalité virtuelle» - ou «idéelle» -, tandis que des notions comme «réel voilé» (Bernard d'Espagnat) ou «noosphère⁵²» (JOSSET, 2011) et le retour d'idées enfouies au fond des âges reviennent en force. Ainsi, en voulant matérialiser l'esprit⁵³, les scientifiques se sont aperçus qu'il faut dépasser les dualités Corps/Esprit, Matière/Antimatière, Physique/Psychique qui ne permettent pas de saisir notre monde:

«[...] La grande illusion de la science, à savoir son erreur fatale [est] de ne pas percevoir que tous les phénomènes macroscopiques dépendent intimement de tout ce qui se passe dans l'infiniment petit, de ne pas comprendre que tout l'espace-temps, et tout ce qui nous arrive quotidiennement, est obligatoirement sous contrôle quantique! Et finalement, sous le contrôle de la conscience.» (GUILLEMANT, 2015 : intro)

Plus que de s'interroger sur la nature de cette pensée globale, de ce super-esprit, de cette conscience collective qui réunirait les informations de toutes les consciences individuelles dans un vaste *champ* énergétique, il est intéressant de remarquer que ce renversement de perspective, accordant à la conscience - et à elle seule - le pouvoir de créer la «réalité» rejoint les pensées antiques et la majorité des croyances religieuses. A la différence près qu'au lieu de croire à un grand Esprit Universel (comme le Saint Esprit), tout puissant qui préside à nos destinées de mortels, nous pressentons une dimension supérieure, fusionnant les différents courants réductionnistes et holistiques dans une théorie du Tout et l'unification des forces fondamentales⁵⁴.

⁵² Etymologiquement «sphère de l'esprit»; sphère de la pensée humaine (Pierre Teilhard de Chardin), conscience collective.

⁵³ Notamment afin de réaliser le rêve d'immortalité posthumaniste d'une conscience transférable d'un individu (cloné) à un autre.

⁵⁴ La matière et l'immatière n'étant que deux faces complémentaires d'une énergie première englobante. Concernant cette Théorie du tout (ou GUT), désireuse d'unir les lois de l'astrophysique (notamment la gravité) et de la physique quantique cf. SALAM, HEISENBERG et DIRAC (1991).

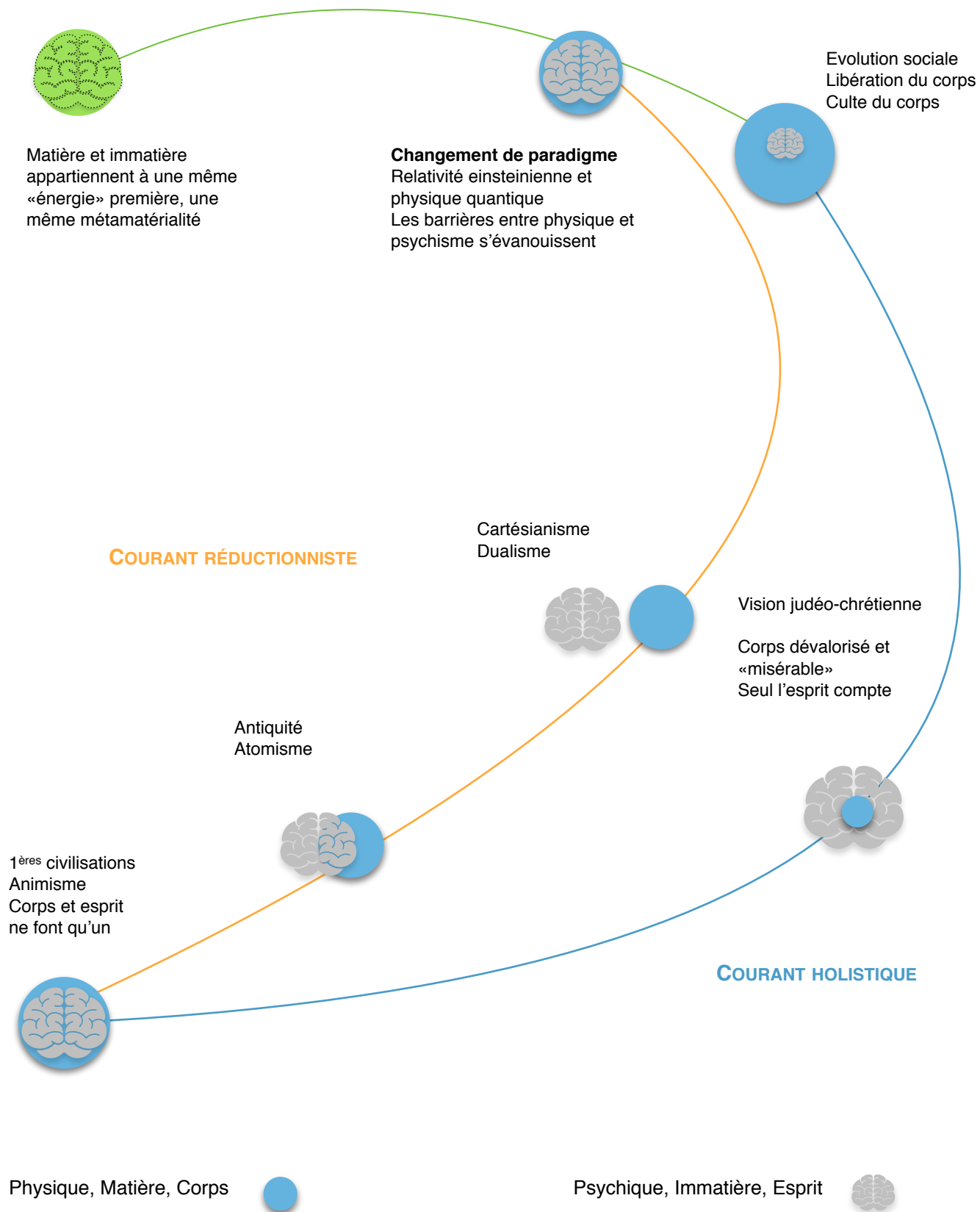


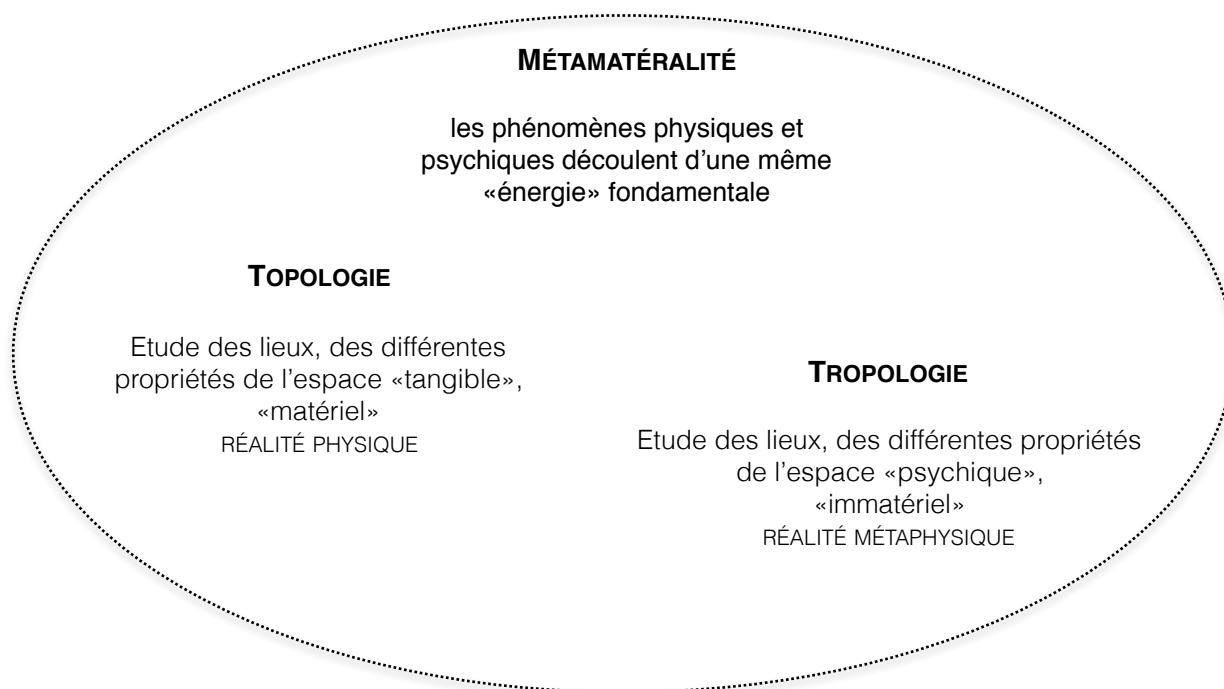
Schéma synoptique indiquant l'importance du rapport «Corps/Esprit» depuis les origines des civilisations

Les topoï d'Aristote ou la primauté du «lieu».

De nos jours, les *Topiques* d'Aristote sont définis comme «un traité de logique et d'argumentation» et sont interprétés à l'aune des différentes spécialisations scientifiques. De la sorte, ce traité est généralement étudié au mieux sous un prisme mathématico-déductif, le plus souvent sous son aspect social ou linguistique. Pourtant, la grande difficulté qu'éprouve la plupart des chercheurs à définir cette notion de «topos» dans l'œuvre d'Aristote (RASTIER, 2000) exprime bien ce flou et cette incertitude. Certes, cet ouvrage peut-être compris sous le jour de la dialectique ou de celui de la rhétorique judiciaire (MELCER, 2010); mais c'est oublier deux points qui nous semblent primordiaux. Le premier est de se souvenir qu'Aristote, auteur des traités formant la *Métaphysique*, était un savant (au sens antique), désireux d'englober l'ensemble des connaissances sous un spectre unique dans une «philosophie première» comprenant aussi bien la nature (*physis*) que tout ce qui lui est associé, ce qui vient «après» (*meta*). Ensuite, et comme le remarque très justement J. Brunschwig dans son introduction à une réédition des *Topiques* : «ce n'est pas le moindre paradoxe des *Topiques* que de ne contenir aucune définition de la notion à laquelle ils doivent leur titre» (1967 : XXXVIII).

Ne pourrions-nous pas simplement en déduire que si ce concept essentiel à cet ouvrage n'a pas été défini, c'est parce qu'Aristote n'en ressentait nullement le besoin et que le topos doit s'entendre dans son sens premier, celui de lieu spatial, géométrique ?

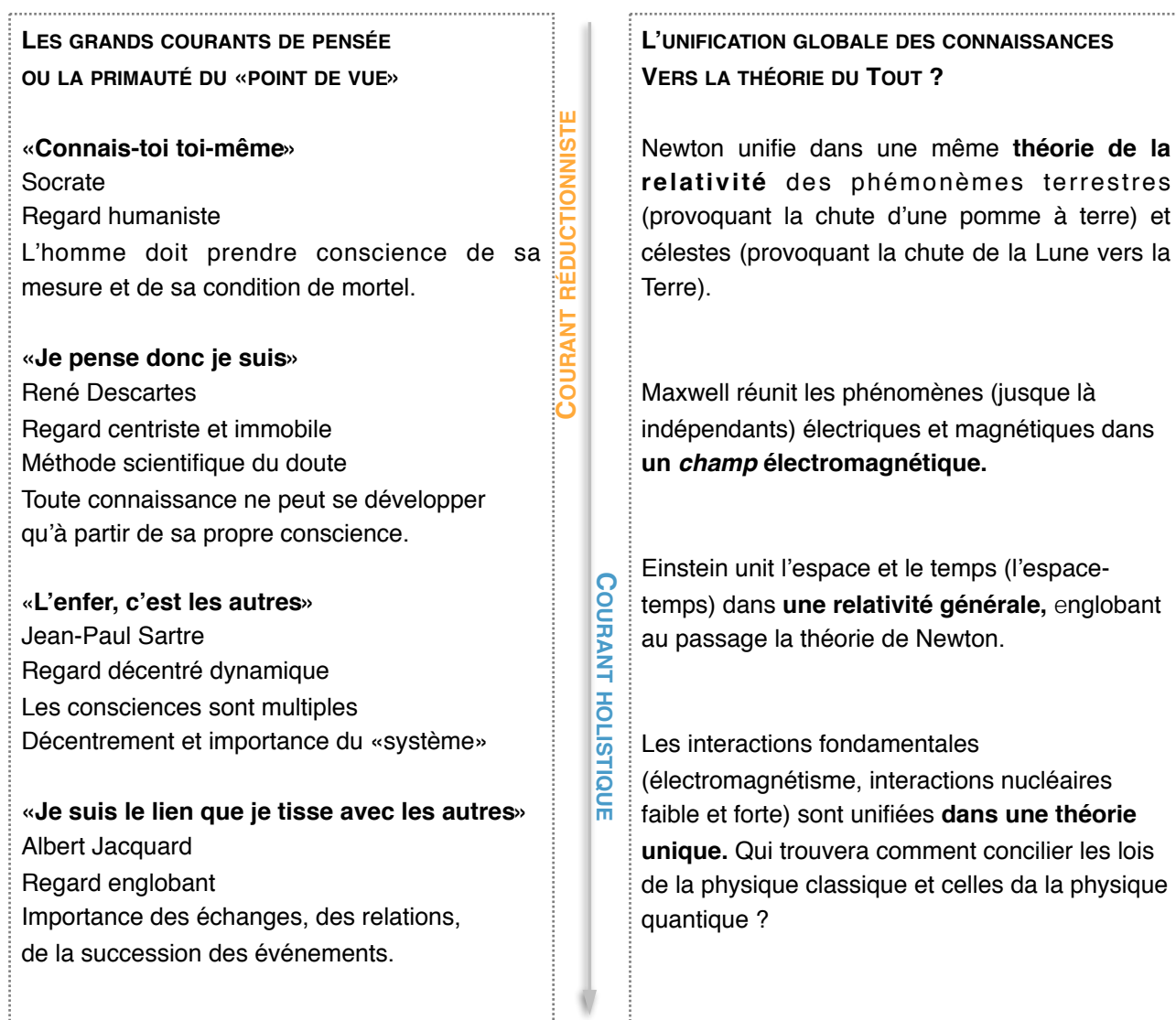
Quoiqu'il en soit, le lieu, le topos continue d'être considéré par les uns d'un point de vue purement discursif, par exemple comme une idée répandue (le lieu commun), un simple argument (EKKEHARD, 2002), tandis que d'autres, convaincus de cette essence «physique» du topos s'interroge si ce dernier désigne le lieu (*Ort*) ou l'espace (*Raum*) (MAKOWSKI François in COLLECTIF, 1994 : 72).



L'esprit, cet infini territoire

A bien y réfléchir, cette évolution n'est pas si étonnante. Outre le fait que l'acceptation d'un principe premier - d'une métamatérialité englobant tout constituant (sans distinction d'ordre physique ou psychique) - permettra d'expliquer nombre de phénomènes⁵⁵ pour l'instant relégué à une parapsychologique et une science parallèle, cette vision d'une nouvelle dimension s'inscrit dans une suite logique épistémologique. Ainsi, et après avoir «pensé» l'homme «au centre» d'un Univers unique et limité, après avoir entrevu des multivers infinis, puis des mondes finis mais non bornés ou des univers infinis et exponentiels, les érudits de notre deuxième millénaire n'excluent aucune possibilité, tandis que la Terre fut tour à tour plongée dans un monde plat, une sphère, un espace dodécaédrique ou un tore⁵⁶...

ANTIQUITÉ



⁵⁵ Au nombre de ces phénomènes dits «paranormaux» ou «occultes», car encore incompris, nous pouvons citer des perceptions télépathiques ou extra-sensorielles, des guérisons «spontanées», des expériences de décorporation ou de mort imminente, des prémonitions, etc.

⁵⁶ Sur cette thématique, et notamment sur «la grandeur de l'espace», cf. LUMINET (2005 : 27-31 ; 209-226).

De la même manière qu'il est probable que cet «univers chiffonné» (LUMINET, 2005) soit bien différent de la représentation que nous pouvons nous en faire, nos circonvolutions cérébrales cachent certainement un esprit occupant un «espace» infiniment plus important que nous n'osons l'imaginer. Et il n'est pas du tout improbable que cette conscience, que nous percevons au travers de nos filtres sensoriels comme intérieur à nous-même, soit en fait un territoire débordant de son cadre et rejoignant les confins de nos galaxies et de nos semblables.

«De même que les spectres du son et de la lumière sont bien plus larges que ce que nous autres, humains, pouvons entendre et voir⁵⁷, le spectre des états mentaux est bien plus large que ne le perçoit l'humain moyen.» (HARARI, 2017 : 379)

La découverte de notre cosmos, comme celle de l'esprit et/ou des différents spectres de la conscience (HARARI, 2017 : 385), semble ainsi «passer» par une étude de la topologie, de l'espace, des lieux. Est-cela qu'avait pressenti Aristote lorsqu'il évoquait, dans ses *Topiques*, les différentes facettes des topoï, *i.e.* des lieux⁵⁸, intégrés dans un espace aussi bien sidéral que mental ? Quoiqu'il en soit, la métaphore - en tant que trope et processus cognitif - permet de découvrir plusieurs reflets d'une certaine réalité en «retournant» l'objet, en lui faisant subir une rotation, une translation, un déplacement (au sens géométrique). **Et nous sommes de plus en plus convaincue que topologie et tropologie sont deux facettes d'une même appropriation d'un espace unique, d'un processus commun de spatialisation des différentes in-formations (mises en forme).**

Dans cette optique, une *figure* de style, une *tournure* de phrase, un *champ* lexical ou un *paysage* conceptuel ne doivent plus s'entendre dans un sens «figuré», *i.e.* irréel, mais bien dans leur acception propre, ces différentes représentations issues de l'imagination se constituant dans un lieu tout aussi tangible que celui de notre monde physique. Encore une fois, il semble que la boucle soit bouclée et que nous soyons revenus, dans une certaine mesure, à la querelle des universaux (Platon/Aristote) s'interrogeant sur la nature des «objets» mentaux - sur celle de notre esprit - et sur la possibilité que ces derniers ne soient pas que de simples abstractions, mais bien réels, constituant même la «réalité» absolue.

Afin de prouver l'existence de «ce nouveau monde au-delà du quantique» (*Science et Vie*, 2019), afin de fusionner le corps et l'esprit, l'un des moyens heuristiques est sans conteste la libération de nos schémas de pensée et **l'utilisation de termes permettant non seulement de nouvelles perspectives, mais également une nouvelle localisation du point de vue.** Car nos «mots», *i.e.* nos différentes représentations conceptuelles, nos différentes «métaphores», révèlent sans conteste notre paysage intérieur, mais permettront surtout d'en attester son existence avérée. Ainsi, et grâce aux choix éclairés de nos métaphores, grâce à un soin tout particulier à accorder à notre langage et à nos représentations, nous tendrons à modifier progressivement nos matrices conceptuelles

⁵⁷ «Les humains ne voient qu'une minuscule partie du spectre électromagnétique. Le spectre dans sa totalité est environ dix billions de fois plus large que celui de la lumière visible. Le spectre mental pourrait-il être aussi vaste ?» (HARARI, 2017 : 380)

⁵⁸ Nous reprenons ici, en la développant, une idée que nous avons déjà abordée (CLIVAZ, 2014 : 70-72). Cf. p. 31.

fondamentales et pourrons ainsi découvrir d'autres axiomes, mais aussi accepter l'idée que l'esprit «s'envole», que l'homme ne fasse qu'un avec l'infini ou que la survie de l'humanité passe par une restructuration en profondeur de nos rapports à l'«autre⁵⁹».

4. Ôh temps ! suspends ton vol

«Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices!
Suspendez votre cours:
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!»
(*Le Lac*, Alphonse de Lamartine)

Dans cette explosion des repères scientifiques et des cadres de pensée, la notion fondamentale du «temps» est également lourdement «impactée». Outre les différentes acceptions lui étant associées («durée», «instant», «moment», cf. BUSER et DEBRU, 2011) qui mériteraient chacune un traitement approfondi, la fusion - et l'interdépendance - de l'espace et du temps en une entité unique (l'espace-temps) par Einstein (1907-1915) et la preuve de l'exactitude des «prophéties» quantiques par Alain Aspect (1980-82) ont relativisé à jamais ce concept⁶⁰. A tel point que la grande majorité des physiciens et philosophes actuels penche pour sa disparition, sa dissolution totale (4.1). Et si le temps n'a aucune réalité physique, si le temps n'est pas réel, il ne reste alors que la(les) représentation(s) que nous nous en faisons (4.2).

4.1 Le temps n'existe pas

Dire que le temps n'existe pas dans une société ou nous courons toujours après lui - car le temps c'est de l'argent, ou pour en avoir (du bon temps) - paraît absurde. Pourtant, face à cette refonte totale du savoir, le temps n'est plus un paramètre nécessaire pour décrire l'univers et la communauté scientifique s'accorde à penser que «le temps est une illusion» (Marc Lachièze-Rey), que «le temps ne peut avoir de définition» (Etienne Klein), qu'«il faut oublier le temps» (ROVELLI, 2008). Comme il est impensable de penser un temps d'avant le Big Bang⁶¹, et comme le prouvent de multiples expériences⁶², le temps n'est plus seulement relatif, mais bien superflu dans les nouveaux modèles théoriques. Pire (ou mieux ?), il a été observé ce que l'on croyait absolument impossible, unimaginable, inconcevable ... le sacro-saint principe de cause à effet vacille sur ses bases et, dans certaines situations quantiques (de superpositions), des effets peuvent précéder les causes (ORESHKOV, COSTA et BRUKNER, 2013)...

⁵⁹ L' «autre» étant tout ce qui a une âme (anima), tout ce qui est vivant (animaux, plantes, etc.), dans ce que nous pourrions appeler «Animanité» incluant l'homme à tout organisme où préside un principe de vie.

⁶⁰ Comme la connaissance de phénomènes quantiques a définitivement dématérialisé toute matière, la relativité einsteinienne a, en quelque sorte, matérialisé le temps en le couplant irrémédiablement à l'espace.

⁶¹ Comment penser un temps d'avant le temps-zéro et la «naissance» de l'univers ?

⁶² Comme dans l'expérience de pensée de Paul Langevin dite du «paradoxe des jumeaux» (où ces derniers, et selon leur vitesse dans l'espace-temps, ne vieillissent pas au même rythme), ou celles neurobiologiques de Benjamin Libet parvenant à la stupéfiante conclusion que le temps neuronal ne correspond pas toujours à celui mental ou qu'il existe un état de «préconscience» capable d'annihiler (ou de nous faire remonter) le temps.

4.2 Le temps est une construction de l'esprit

Non, madame, ce n'est pas le temps qui
passe, c'est vous qui passez.

Ainsi le temps est une illusion, ou plutôt une construction de notre esprit, une image mentale, un produit de l'imagination⁶³. Le temps physique des astronomes est ainsi remplacé par un temps psychique (ou psychologique), un temps humain, un temps fonctionnel servant à l'homme de mesure, de cadre, de perception de son vécu. Ce temps logarithmique tel qu'expliqué par Albert Jacquard⁶⁴ (2006) est ressenti avec «réalisme» par l'ensemble de l'humanité, chacun d'entre nous «ayant son temps propre», l'enfant percevant un «écoulement» du temps plus long qu'un centenaire, certains instants agréables filant à la vitesse de la lumière alors que d'autres semblent durer une éternité.

Dès lors que le temps se réduit à une succession d'événements, dès lors que ce dernier ne peut-être qu'une construction subjective, la manière dont nous nous le représentons est essentielle. Nos études récentes sur le sujet ont ainsi conforté les deux schémas mentaux majeurs que nous avons déjà repérés (et ce, dans la suite de GOULD, 1987), à savoir le temps pensé comme une flèche ou comme un cercle.

La flèche du temps permet de se représenter un temps continu, une histoire (une succession d'événements distincts), un parcours, une vie (ainsi parle-t-on du *cours* du temps ou du temps qui *s'écoule*⁶⁵). Cette métaphore du TEMPS-FLEUVE peut se décliner sous diverses variantes, comme le TEMPS-CHEMIN (ou -ROUTE, GUILLEMANT, 2014) ou comme une *ligne du temps*. Il s'agit toujours de penser une «fluidité» (le TEMPS-AIR qui flotte), mais surtout une irréversibilité (le temps passe et ne se rattrape plus).

Le cercle du temps permet la représentation d'un temps discontinu, constitué de différents cycles juxtaposés - ou empilés - (comme les différents cycles nocturnes et diurnes, le cycle des saisons, des générations, *etc.*) qui, d'une certaine manière, se répètent à l'infini (avec certaines impressions de déjà-vu, de recommencements perpétuels).

Ainsi, au temps cyclique, commun à de nombreuses sociétés archaïques et se déclinant notamment sous la forme d'une roue (la roue de la fortune) se surimpose la vision judéo-chrétienne linéaire, accordant au cosmos un début et un terme, une genèse et une fin des temps.

⁶³ Ce temps imaginaire se comporte comme la quatrième dimension de l'espace (HAWKING, 2017).

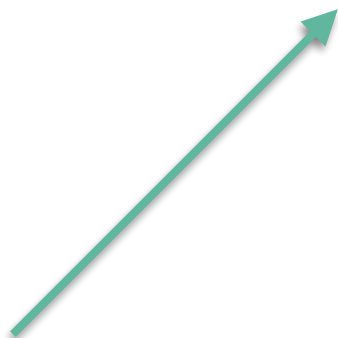
⁶⁴ <https://www.youtube.com/watch?v=tZfitfVSu5c> (5'45). «Nous ne percevons pas le nombre des années qui s'écoulent mais le rapport de ces années maintenant au nombre des années déjà vécues».

⁶⁵ Pour davantage d'exemples à ce sujet, cf. CLIVAZ (2014 : 327-328 ; 2016 : 55-58).

Il est ici très intéressant de noter que ces schémas sont également fortement genrés, la grande majorité des hommes privilégiant une flèche temporelle et un temps continu sans possibilité de retours, tandis que les femmes ressentent de manière «naturelle» la préséance de cycles de vie, d'un temps ayant la forme d'une boucle sur laquelle se rejoignent des catégories d'événements (naissances, fêtes religieuses, *etc.*). Pour autant, ces deux représentations ne sont en rien contradictoires et n'impliquent aucunement deux directions opposées. **L'archétype de la spirale, fusionnant la ligne et le cercle dans une évolution constante bien que cyclique**, permet à la fois de ressentir l'inexorable fuite du temps - qui nous entraîne vers notre finitude - et le train-train quotidien que nous revivrons encore demain.

La spirale, la forme originelle de toute création ?

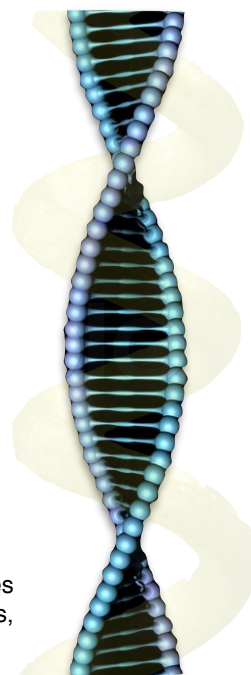
La flèche du temps



Les cycles temporels



La spirale, que l'on retrouve dans nombre de structures (vrilles végétales, escargots, coquillages, brocolis, tournesols, galaxies, *etc.*) ou dans notre ADN fusionne les deux schémas mentaux.



Finalement, un autre point mérite d'être souligné. Cette universalité des schémas temporels coïncident avec celui associant à la conscience⁶⁶ des métaphores aqueuses. Ces «eaux originelles» (2.2) nous servent ainsi à «puiser» les différentes métaphores nécessaires à notre compréhension du temps, mais aussi à celle de notre esprit. Se pose ainsi la question de savoir si le choix de ces représentations collectives provient de notre ipséité, *i.e.* de notre corporéité⁶⁷, ou d'une prescience qui nous oriente «instinctivement» en ce sens ?

⁶⁶ Ou autres termes associés à ce concept. Image de l'ADN tirée de <https://www.colourbox.com/image/close-up-dna-code-helix-spiral-isolated-on-black-background-image-1753475>.

⁶⁷ Sur la différence entre «corporalité» et «corporéité», cf. VELDMAN (2007).

CONCLUSION

Oui, vraiment, la boucle est bouclée, et nous voilà revenu épistémologiquement au point de départ⁶⁸, dans la caverne de Platon, où tout n'est qu'ombres et représentations. A la différence que nous savons désormais pourquoi «seul ce qui est observé est réel» (GRIBBIN, 1994 : 17), nous connaissons l'importance de l'observateur dans la construction de tout système, le rôle de ce que nous nommons «conscience» dans «la fabrication du Réel» (THUAN, 1998).

A l'aune de ce nouveau paradigme, l'étude des différents paysages conceptuels revêt une importance toute particulière. Car si le monde de l'Esprit prime sur celui de la matière, si notre « regard » participe à l'élaboration de la réalité, ces schémas de pensée constituent bien davantage qu'une modélisation de notre «lieu» de vie, une «mise en ordre, une forme de rationalité» (STAUNE, 2007 : 429) à l'interface avec un «territoire» encore largement inexploré. L'universalité de certains cadres référentiels, dans lesquels nous structurons nos différents sa-voirs et actions et agençons notre propre temporalité, tend à indiquer la préséance d'une spiritualité⁶⁹, d'un «espace» où l'Homme est unifié dans une essence première, une métamatérialité originelle.

Prendre conscience de son inconscience, voilà l'un des avantages les plus remarquables de cette t(r)opologie. Cette focalisation particulière permet la visualisation de «lieux communs», d'archétypes fondamentaux, de différents «champs» - lexicaux, sémantiques puis conceptuels -, mais également de leur catégorisation. A un niveau pragmatique, cette prise de conscience est absolument essentielle à la compréhension de soi et afin de permettre une réelle adéquation entre sa sphère intime et son monde. Par exemple, le fait de comprendre pourquoi la Mal-adie est logiquement située, de par «sa vision ancestrale» (incarnation du Mal absolu, de Satan, du Diable en personne) au bas de notre système de valeurs permet de donner une nouvelle définition *à cette aventure de vie, à cette épopée, à ce carrefour permettant de choisir une nouvelle route et de nouvelles rencontres*», d'ainsi revaloriser ce mal qui au final est peut-être un bien, de transformer un point faible en force et, si ce n'est de guérir, de vivre pleinement, autrement la - sa - maladie.

A un niveau pédagogique, nous sommes encore et toujours stupéfaite de constater que ces connaissances (réalisées il y a plus de 100 ans) ne sont toujours pas enseignées dans les écoles à un niveau primaire ou que la majorité des professeurs peinent encore à intégrer une formation englobante et/ou pluridisciplinaire à celle «classique», pourtant indispensable désormais.

⁶⁸ Nous semblons être au même point, mais un «étage» au dessus dans cette spirale évolutionnelle.

⁶⁹ Nous employons ici ce terme comme adjectif d'esprit, comme étant le caractère de ce qui est indépendant de la matière. Cependant, et en excluant les dogmes y relatifs, son acception religieuse n'est pas à renier.

A un niveau thérapeutique, la médecine 2.0 ne peut qu'être pluri/interdisciplinaire⁷⁰ et transiter progressivement de l'HOMME-MACHINE à l'HOMME-UNIVERS, dans une prise en compte de l'entier des besoins d'un-e patient-e qui ne saurait se résumer à une série *de pièces détachées*.

A un niveau heuristique, il faut élargir notre «horizon» des possibles, repenser notre cadre référentiel désormais obsolète, augmenter notre plasticité «cérébrale». Comme Joseph Thomson a cassé l'atome (jusque-là, et suivant son étymologie, parfaitement insécable) en découvrant les électrons et en ouvrant la porte à une *nuée* d'autres particules élémentaires, il faut redéfinir notre paysage conceptuel et oser imaginer d'autres perspectives, la «réalité» étant toujours bien au-delà de ce que nous avons pu rêver. Ainsi, la prise de conscience, puis le reformatage de nos différents schémas de pensée par le biais du processus métaphorique sont primordiaux.

Il est effectivement impérieux de fusionner les différentes connaissances, le réductionnisme avec l'holisme, l'héritage matérialiste avec les enseignements de la physique quantique, dans un «platonisme scientifique» (STAUNE, 2007 : 454), un idéalisme relatif. **Ainsi, l'important est sans doute moins de se concentrer uniquement sur les différentes parties d'un tout que sur les liens qui les unissent, sur leurs échanges, leurs relations.** Seuls l'intégration d'autres perspectives, d'autres centres, d'autres cœurs (comme ceux des plantes et des animaux) et le respect des équilibres et harmonies si fragiles entre tous les composants de l'univers permettront à notre humanité (Animanité) de survivre. Comme le concept de «force» (Newton) a cédé sa place à l'«interaction», ce nouveau prisme scientifique se focalise non sur des rapports hiérarchiques entre les éléments, mais bien sur leurs transferts, leurs liaisons, leurs énergies intimes. Il s'agit moins de repousser les limites, de briser le cadre, que de le dissoudre dans un flou quantique, de le rendre poreux et pouvoir ainsi se glisser dans cette unique réalité⁷¹, où chaque élément joue un rôle majeur.

Pour ce faire, il faut tout d'abord accepter sa possible existence, être prêt à accueillir une idée pour pouvoir y penser. Dans cette quête, une meilleure maîtrise de nos paysages conceptuels, ainsi que l'utilisation raisonnée de nos mots et métaphores, constituent sans aucun doute un instrument de premier plan. **Nous ne pourrions modifier nos modèles sociaux qu'en modifiant nos modèles mentaux!** Grâce à ce processus analogique à fort pouvoir imageant et isomorphique - respectant les différentes proportionnalités et grandeurs algébriques (PRANDI, 2010), *i.e.* géométriques -, il s'agit de développer notre esprit, de modeler notre inconscience, de préparer ce terrain à la germination pour qu'apparaissent dans notre esprit conscient les contours de cette *Terra Incognita*...

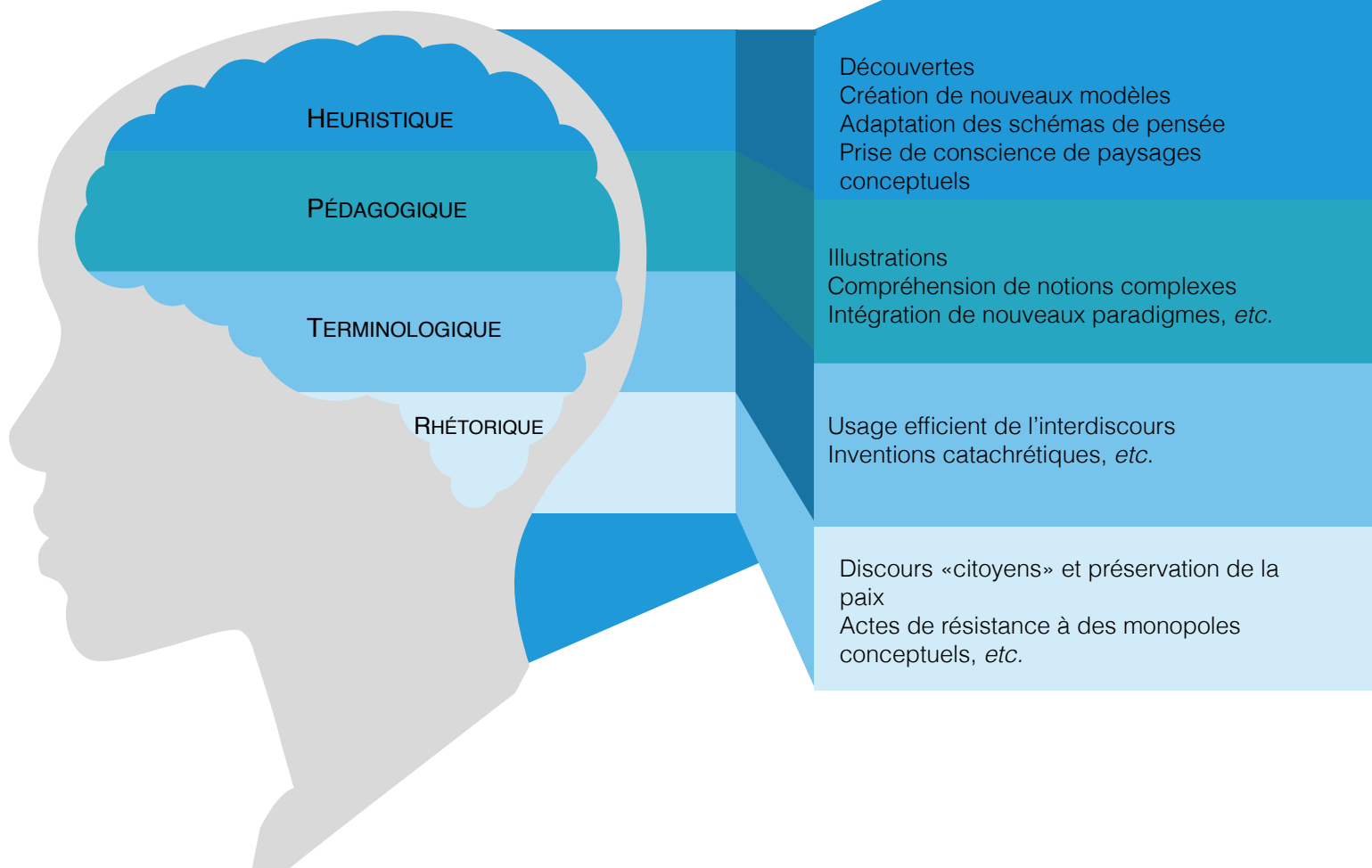
⁷⁰ Nous pensons notamment aux différentes approches cliniques en oncologie, aux recherches sur la prévention ou encore à la résolution de problèmes comme la polymédication ou la prise en charge des différentes dépressions et *burn-out*.

⁷¹ A la fois physique et psychique ou, plus exactement, où les oppositions Corps/Esprit, Physique/Psychique, Matière/Immatière n'auraient plus de sens.

Pou-VOIRs de la métaphore

La métaphore - métascope -

à l'aune de la physique
quantique, comme instrument
de mesure, de connaissance
et de projection d'un nouveau
monde à découvrir



SIGLES ET ACRONYMES

GUT	: <i>Grand Unified Theory</i> (Théorie de Grande Unification)
IA	: Intelligence artificielle
IAC	: Intelligence Artificielle Collective
IRM	: Image à Résonance Magnétique
CNRTL	: Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales
TCC	: Thérapie Cognitive et Comportementale

BIBLIOGRAPHIE

AGUILAR Marc, COURANT Michel et HIRSBRUNNER Béat, 2019 : *Le Défi des architectures parallèles à l'I.A.: la dimension collective de l'intelligence*, <http://www.iro.umontreal.ca/~kropf/ift-6052/notes/paper-collective-intelligen.pdf>.

ANGONEMANA ENDZIE Amélie Hortense, 2018 : *L'Esthétique de la déréluction chez Patrick Grainville*, Saint Denis, Connaissances et savoirs.

ARISTOTE, 1967 (4^e s. av. J.-C.) : *Topiques*, Livres I - IV, Texte établi et traduit par Jacques Brunschwig, Paris, Éditions Les Belles Lettres.

ARISTOTE, 1965 (4^e s. av. J.-C.) : *Poétique*, Paris, Les Belles Lettres.

BACHELARD Gaston, 2013 (1934) : *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, PUF / Quadrige.

BANDLER Richard et GRINDER John, 1989 : *The Structure of Magic, A Book About Language and Therapy*, Gardner Books, Eastbourne UK.

BAUDUIN Andrée, 2001 : «Variations sur le thème d'être mangé», *Revue française de psychanalyse*, Vol. 65, pp. 1521-1536.

BONHOMME Marc, 2005 : *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion / Genève, Slatkine.

* BONHOMME Marc, 2002 : «Présentation» et «De l'Ambiguïté figurale», *Semen* / 15, <http://semen.revues.org/2366>⁷².

BONHOMME Marc, 1998 : *Les Figures clés du discours*, Paris, Seuil.

BOTET Serge, 2008 : *Petit Traité de la métaphore / Un panorama des théories modernes de la métaphore*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg.

BUSER Pierre et DEBRU Claude, 2011 : *Le Temps, instant et durée / De la philosophie aux neurosciences*, Paris, Odile Jacob.

CAMINADE Pierre, 1970 : *Image et métaphore, un problème de poétique contemporaine*, Paris, Bordas.

CASPAR Émilie et KOLINSKY Régine, 2013 : «Revue d'un phénomène étrange: la synesthésie», *L'Année psychologique*, Vol. 113, pp. 629-666.

⁷² Les références électroniques sont précédées d'un astérisque.

CASSOU-NOGUÈS Pierre, 2007 : *Les Démons de Gödel / Logique et folie*, Paris, Editions du Seuil.

* CLIVAZ Clara, 2019 : *Les Métaphores du cancer ou la guérison maux à mots*, Berne, ClarTEditions, <http://www.clart.ch/boutique%20Kopie.html>.

* CLIVAZ Clara, 2018 : «Macho, fée du logis, superwoman ou mâle idéal, l'évolution des rapports hommes-femmes dans les stéréotypes sexuels publicitaires des années 1960 à nos jours.», <http://www.clart.ch/Article%20stereotypes%20sexuels%20pub%20-%202018%20-%20C3.pdf>.

CLIVAZ Clara, 2016 : *La Métaphore par-delà l'infini / Les pouvoirs de la Métaphore*, Berne, Peter Lang.

* CLIVAZ Clara, 2014 : *Images rhétoriques et visions de l'Univers dans la Vulgarisation Scientifique*, thèse, http://biblio.unibe.ch/download/eldiss/14clivaz_c.pdf.

COLLECTIF, 2019 (mai) : «Au-delà du quantique, la découverte d'un nouveau monde», *Science et Vie*, N° 1220, Montrouge.

COLLECTIF, 2018 : «Apports récents des neurosciences dans la compréhension de l'anorexie mentale: génétique, épigénétique, neurocognition et circuit de la récompense», *Cahiers de Nutrition et de Diététique*, Vol. 53 / 3, pp.136-140.

COLLECTIF, 2018 / 2 : *Le Grand Atlas du cerveau*, sous la direction de Richard Frackowiak, Paris, Payot.

COLLECTIF, 2015 : *Traité de psychopathologie cognitive: Tome 1, Bases théoriques*, sous la direction de Martial Van der Linden et de Grazia Ceschi, Marseille, Solal Editeurs.

COLLECTIF, 2006 : «La Catégorisation des métaphores conceptuelles du corps», *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, Vol. 164 / 6, pp. 476-485.

COLLECTIF, 2004 (1992) : *Introduction aux sciences cognitives*, sous la direction de Daniel Andler, Paris, Gallimard.

COLLECTIF, 1994 : *L'Espace lui-même, revue Epokhè*, sous la direction de Marc Richir, Grenoble, Editions Jérôme Millon.

DAMASIO Antonio, 2010 : *L'Erreur de Descartes / La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob / Sciences.

* DE CHANAY Hugues Constantin et RÉMI-GIRAUD Sylvianne, 2002 : ««Espèces d'espaces»: approche linguistique et sémiotique de la métaphore», *Mots / Les langages du politique*, pp. 75-105, <https://journals.openedition.org/mots/7013>.

DEHAENE Stanislas, 2014 : *Le Code de la Conscience*, Paris, Odile Jacob.

DÉTRIE Catherine, 2001: *Du Sens dans le processus métaphorique*, Paris, Honoré Champion.

DODIN Vincent, 2017 : *Anorexie, boulimie, en faim de conte*, Paris, Desclée de Brouwer (Groupe Elidia).

DUCROT Oswald et SCHAEFFER Jean-Marie, 1995 (1972) : *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.

Eco Umberto, 2010 (2003) : *De l'Arbre au labyrinthe / Etudes historiques sur le signe et l'interprétation*, Paris, Grasset et Fasquelle.

- EDELMAN Gérard, 2008 : *Biologie de la conscience*, Paris, Odile Jacob.
- EKKEHARD Eggs, 2002 : *Topoi, discours, arguments*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag.
- FASTREZ Pierre, 2014 : «La Prise en compte du corps en sémantique cognitive», *Hermès, La Revue*, N° 68, pp. 36-42.
- FILLOUX Jean-Claude, 2015 : «La Vie mentale et l'inconscient», Jean-Claude Filloux éd., *L'inconscient*, Paris cedex 14, P.U.F. / Que sais-je ?, pp. 78-88.
- FREYMANN Jean-Richard et VANIE Alain, 2019 : *Les Mécanismes psychiques de l'inconscient*, Toulouse, Erès / Hypothèses.
- GALLAGHER Shaun 2006 : *How the Body Shapes the Mind*, New York, Oxford University Press.
- GIBERT Pierre, 2002 : «La Métaphore animale comme gestion de la violence (Isaïe 11,6 et 65,25)», *Pardès*, N° 32-33, pp. 181-185.
- GLUCKSBERG Sam, 2008 : «How Metaphors create categories quickly», R. W. Gibbs, Jr. (Ed.), *The Cambridge handbook of metaphor and thought*, New York, NY, US, Cambridge University Press, pp. 67-83.
- GORDON David, 2014 : *Contes et métaphores thérapeutiques / Apprendre à raconter des histoires qui font du bien*, InterEditions, Paris.
- GOULD Stephen Jay, 1987 : *Time's arrow, time's cycle / Myth and metaphor in the discovery of geological time*, Cambridge, Massachusetts and London, Harvard University Press.
- GRIBBIN John, 1994 : *Le Chat de Schrödinger / Physique quantique et réalité*, Paris, Champs / Flammarion.
- GUILLEMANT Philippe, 2015 : *La Physique de la conscience*, Paris, Guy Trédaniel Editeur.
- GUILLEMANT Philippe, 2014 : *La Route du temps / Théorie de la double causalité*, Paris, Editions Le Temps présent.
- HARARI Yuval Noah, 2017 (2015) : *Homo deus, une brève histoire du futur*, Paris, Albin Michel.
- HAWKING Stephen, 2017 (1989) : *Une Brève Histoire du temps, du Big Bang aux trous noirs*, Paris, Champs Science.
- JACOBI Daniel, 1988 : *Textes et images de la communication scientifique*, Berne, Peter Lang.
- JARICOT Béatrice, 2006 : «Du corps à corps à sa propre verticalité», *Enfances & Psy*, N° 33, pp. 80-91.
- JOSSET Raphaël, 2011 : «Inconscient collectif et noosphère: du «monde imaginal» au «village global»», *Sociétés*, N°111, pp. 35-48.
- * JUNKER-TSCHOPP Chantal, MANET Sylvie ET PIERRE Nosto, 2014 : «Douleurs fantômes et réhabilitation: l'émotion qui porte ou qui entrave / Réflexion et étude de cas», Jean-Jacques R., *Recréer Haïti à vie, des traumatismes au processus résilient créateur*, <https://www.hes-so.ch/data/documents/Chantal-Junker-Tschopp-Sylvie-Manet-Pierre-Nosto-Douleurs-fantomes-et-rehabilitation-5272.pdf>.
- KLEIN Etienne, 2000 : *L'Unité de la physique*, Paris, P.U.F.

* LABASSE Bertrand, 2016 : «Le Statut des schémas cognitifs dans la production et la réception discursives», *Pratiques*, pp.171-172, <https://journals.openedition.org/pratiques/3163>.

* LAHIRE Bernard, 2012 : «Des Effets délétères de la division scientifique du travail sur l'évolution de la sociologie», *SociologieS, Débats*, <http://journals.openedition.org/sociologies/3799>.

LAKOFF George et JOHNSON Mark, 1985 : *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Les Éditions de Minuit.

LAWLEY James et TOMPKINS Penny, 2015 (2006) : *Des Métaphores dans la tête / Transformation par la modélisation symbolique et le Clean Language*, Paris, InterEditions.

LÉCUYER Roger, 2014 : *La Construction des premières connaissances*, Paris, Dunod.

* LEGALLOIS Dominique, 2015 : «L'Approche cognitive de la catégorisation par métaphore: illustration et critique à partir d'un exemple d'Émile Zola», *Pratiques*, pp. 165-166, <https://journals.openedition.org/pratiques/2485>.

LEMAIRE Catherine, 1998 : *Membres fantômes*, Le Plessis-Robinson, Les Empêcheurs de penser en rond.

LUMINET Jean-Pierre, 2005 : *L'Univers chiffonné*, Paris, Gallimard, Essais.

MELCER Alain, 2010 : «Les Enjeux philosophiques de la topique juridique selon Perelman», *Revue de métaphysique et de morale*, N° 66, pp. 195-212.

MEIN Marie-Thérèse, 1988 : «Les Représentations du cerveau, Modèles historiques», *Aster*, N° 7, Paris, INRP, pp. 185-204.

MEUNIER Jean-Guy, 1992 : «Le Problème de la catégorisation dans la représentation des connaissances», *Intellectica, Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive*, N°13-14, pp. 7-44.

MICHELET Sylvain et SHELDRAKE Rupert, 2013 : *Réenchanter la science*, Paris, Albin Michel.

NACCACHE Lionel, 2006 : *Le Nouvel Inconscient / Freud, Christophe Colomb des neurosciences*, Paris, Odile Jacob.

OLÉRON Pierre, 1995 : «Un Examen critique des modèles mentaux de Johnson-Laird», *L'Année psychologique*, Vol. 95 / 4, 693-706.

* OLIVEIRA Isabelle, 2005 : «La Métaphore terminologique sous un angle cognitif», *Meta*, N° 50, <https://doi.org/10.7202/019923ar>.

* ORESHKOV Ognyan, COSTA Fabio et BRUKNER Caslav, 2013 : «Quantum correlations with no causal order», *Nature Communications* 3, <https://arxiv.org/pdf/1105.4464.pdf>.

PAUWELS Louis et BERGIER Jacques, 1960 : *Le Matin des magiciens*, Paris, Gallimard.

* PERRIN Laurent, 2002 : «Figures et dénominations», *Semen* / 15, <http://semen.revues.org/2410>.

PINKAS Daniel, 1995 : *La Matérialité de l'esprit, un examen critique des théories contemporaines de l'esprit*, Paris, La Découverte.

* PLATON, 380 av. J.-C.: *La République*, livre VII, <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/rep7.htm>.

PRANDI Michele, 2010 : «L'Interaction métaphorique: une grandeur algébrique», *Protée*, 38 (1), pp. 75–84.

PRANDI Michele, 2002 : «La Métaphore: de la définition à la typologie», *Langue française, / Nouvelles approches de la métaphore*, N°134, pp. 6-20.

* QUINTILIEN, 1^{er} s. ap. J.-C. : *Institution oratoire*, <http://remacle.org/bloodwolf/orateurs/quintilien/instorat9.htm>.

RAMACHANDRAN Vilayanur S., 2002 : *Le Fantôme intérieur*, Paris, Odile Jacob.

RASTIER, François, 2000 : «Topoï et interprétation», *Études françaises*, N°36, pp.93–107.

RICŒUR Paul, 1975 : *La Métaphore vive*, Paris, Seuil.

ROLLOT Jérémie, 2006 : «Soigner le membre fantôme ?», *Corps*, Vol.1, N° 1, pp. 107-110.

ROSSI Micaela, 2015 : *In Rure alieno / Métaphores et termes nomades dans les langues de spécialité*, Berne, Peter Lang.

* ROVELLI Carlo, 2008 : «Forget Time, Essay written for the FQXi contest on the Nature of Time», <https://arxiv.org/pdf/0903.3832.pdf>.

RUSINEK Stéphane, 2006 : *Soigner les schémas de pensée / Une approche de la restructuration cognitive*, Paris, Dunod.

SALAM Abdus, HEISENBERG Werner et DIRAC Paul, 1991 : *La Grande Unification vers une théorie des forces fondamentales*, Paris, Seuil.

SCHOPENHAUER R. Arthur, 1992 (1819) : *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F.

SCHULZ Patricia, 2004 : *Description du concept traditionnel de «métaphore»*, Berne, Peter Lang.

STAUNE Jean, 2007 : *Notre Existence a-t-elle un sens ? Une enquête scientifique et philosophique*, Paris, Presses de la Renaissance.

TEILHARD DE CHARDIN Pierre, 1957 : *La Vision du passé*, Editions du Seuil, Paris.

TEILHARD DE CHARDIN Pierre, 1956 : *Le Phénomène humain*, Editions du Seuil, Paris.

THOMSON Ann, 1988 : «L'Homme-machine: mythe ou métaphore ?», *Dix-huitième Siècle*, N°20 / L'année 1789, pp. 367-376.

THUAN Trinh Xuan, 1998 : *Le Chaos et l'harmonie / la fabrication du Réel*, Paris, Gallimard.

VALADE Bernard, 2013 (3) : «La Traversée des disciplines: passages et passeurs», *Hermès, La Revue*, C.N.R.S. Editions, N° 67, pp. 80-89.

VELDMAN Frans, 2007 : «La Corporalité de représentation», *Haptonomie, Science de l'affectivité*, Paris, P.U.F., Hors collection / 4, pp. 173-217.

VINCENT Jean-Didier, 2009 : *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Paris, Odile Jacob.